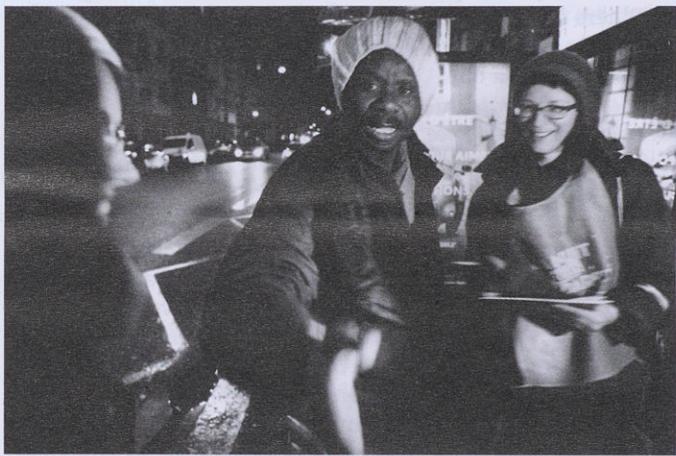


LE 18^E DU MOIS

HARO SUR LA MALBOUFFE À L'ÉCOLE

► P. 2-5

ISSN 1259-9034



© Christian Adnin

SAINT-VINCENT: LE MEILLEUR JOURNAL DE COLLÈGE DE FRANCE

► P. 13

AU MOINS 300 PERSONNES À LA RUE DANS LE 18^E

► P. 8



© Christian Adnin

LA VIE DU 18^E • P. 10

Un homme agressé
à Marx Dormoy témoigne

LA CHAPELLE • P. 11

Lourd verdict contre
le propriétaire voyou

MONTMARTRE • P. 12

Le Théâtre ouvert
en partance vers le 20^e?

GOUTTE D'OR • P. 15

Les paradoxes d'un
précurseur du punk



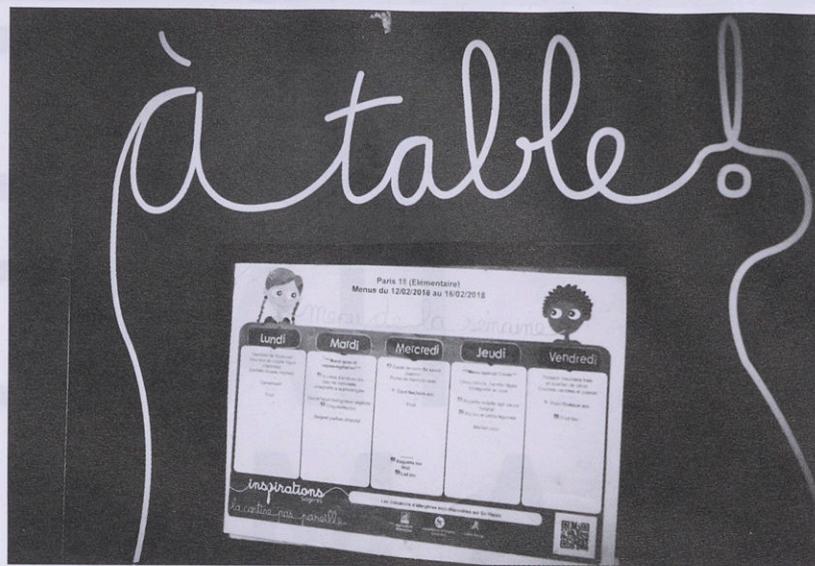
21 Jul 20 32713

MOBILISATION CONTRE LA MAL- BOUFFE À L'ÉCOLE

Grogne chez les parents d'élèves : la restauration scolaire ne serait pas à la hauteur de la qualité revendiquée. Las d'entendre leurs enfants se plaindre, des pères et des mères ont enquêté sur les conditions de production des repas et ont engagé une mobilisation pour peser sur le choix du prochain prestataire de ce service.

Plaintes des enfants, quantités insuffisantes, absence de goût, faible taux de fréquentation des enseignants du 18^e (seule une vingtaine dans les 83 établissements desservis y déjeuneraient), changements de dernière minute par rapport aux menus annoncés... La qualité de la restauration scolaire offerte dans le 18^e arrondissement pose question. À tel point qu'un collectif de parents d'élèves s'est constitué pour enquêter sur le sujet et tenter d'obtenir des

améliorations. Un combat difficile mais acharné qui portera peut-être prochainement ses fruits. En tout cas, il a au moins permis d'alerter l'opinion publique et les élus. Tout commence en octobre dernier lorsque des parents d'élèves fraîchement élus au conseil de classe s'interrogent sur la qualité des repas servis à leurs enfants. Ils se réunissent, enquêtent sur la question, s'invitent dans les cantines pour goûter les repas... Ils contactent la Caisse des



Les menus de la semaine sont affichés à l'avance dans les écoles mais... il arrive souvent qu'ils ne correspondent pas aux plats servis.

écoles et participent systématiquement aux commissions restauration et aux commissions menu qui ont lieu tous les deux mois. « On nous a rapidement opposé notre non représentativité pour dénigrer nos questionnements et arguments », soulignent-ils*. Tout juste si on ne leur reproche pas de ne pas avoir adhéré à la Caisse. Il est vrai que la trentaine de parents réunis se sont auto-saisis de la question. « Mais ce procès en "représentativité" nous agace. Comme si le silence des parents accaparés par leur travail et la gestion du quotidien, dont certains ne maîtrisent pas internet et ont du mal à s'informer, pouvait justifier la piètre qualité de la restauration dans le 18^e ? »

Un travail de fourmi

Les parents persistent et épluchent les recommandations du GEMRCN (Groupe d'étude des marchés restaura-

tion collective et nutrition) en charge des recommandations nutritives pour les cahiers des charges en restauration collective (EHPAD, prisons, hôpitaux, écoles, etc...). Ils s'appuient sur des études de l'OMS, et les consultations du Conseil national de l'alimentation, mènent une étude comparative avec les 19 autres caisses des écoles parisiennes. Ils scrutent les menus, parlent à des diététiciens, demandent les fiches techniques des produits utilisés en cuisine. Ils se heurtent à un manque de transparence et n'obtiennent pas toutes les informations souhaitées. Mais leur conclusion est sans appel : les enfants du 18^e seraient les plus défavorisés de Paris en matière de restauration scolaire.

Mi-novembre, ils créent une page Facebook, intitulée *Les enfants du 18^e mangent ça*, doublée d'un compte Instagram, sur lesquels ils publient les photos des plateaux-repas servis dans les écoles. Le commentaire joint décrit l'assiette puis énonce le menu affiché ce jour-là. Les menus annoncés ne sont pas toujours respectés, l'équilibre pas forcément au rendez-vous et l'aspect peu appétissant. D'ailleurs, d'après les observations du collectif, « certains enfants ne mangeraient que le pain ». D'où une production de déchets importante : 50 % selon la mairie, 80 % selon les parents.

Les spécificités du 18^e

Il faut préciser que le 18^e arrondissement présente plusieurs particularités. Il est celui qui sert le plus de repas par jour, 14 000 (moitié moins le mercredi) à ses écoliers, collégiens et lycéens. La Caisse des écoles (lire encadré p 4), établissement public local présidé par le maire d'arrondissement et administré par un comité de gestion composé d'élus et d'habitants, a fait le choix de déléguer son offre de restauration scolaire à un prestataire privé, en l'occurrence la Sogeres, qui élabore les menus, choisit et achète les denrées et confectionne les repas. Le 18^e est le seul arrondissement parisien à avoir fait ce choix.



Les parents d'élèves rencontrent les représentants de la mairie et de la société de restauration à l'école du 142 rue des Poissonniers.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.



Les cantines servent trop de plats en sauce, se plaignent les parents qui ont répondu au questionnaire de la mairie.

Or, l'arrondissement ne possède qu'une seule cuisine centrale. Parmi les arrondissements parisiens, seuls le 18^e et le 20^e sont dans cette situation, mais la cuisine du 20^e a au moins été refaite à neuf en 2011. Celle du 18^e a été visitée par le collectif de parents le 12 décembre dernier. Installée rue Riquet, ils la décrivent comme « petite, vétuste et faiblement équipée » [à noter que l'accès à ce site ne nous a pas été autorisé]. « Il s'agit d'une cuisine d'assemblage [...], clairement inadaptée à une cuisine maison et à la confection d'un grand nombre de repas », concluent les parents d'élèves. Ce qui impose de préparer les plats à l'avance, jusqu'à quatre jours avant leur consommation, de les refroidir et de les livrer en liaison froide dans les écoles où ils sont ensuite réchauffés... D'après les parents du 18^e, c'est l'état de cette cuisine qui ne permet pas la confection de repas de qualité. La plupart des autres arrondissements comptent trois unités de production, et parfois une cuisine sur place dans les établissements. Et 17 sur 20 fonctionnent en liaison chaude c'est-à-dire avec des repas préparés le matin même.

Le 2^e arrondissement mieux servi ?

Pourtant, notons au passage que dans cette même cuisine sont également produits les 2 000 repas servis dans le 2^e arrondissement, qui fonctionne, lui, en offre de marché. Alors, même lieu de préparation, même tarif pour les familles, même prestataire, donc même repas ? Et bien non. Les plats qui sortent de cette même cuisine centrale pour le 2^e arrondissement ne sont pas identiques chaque jour à ceux destinés aux enfants du 18^e. Et la Caisse des écoles du 2^e annonce sur son site que « 96 % du contenu du re-

pas sont issus de l'agriculture biologique, labellisé et des circuits courts. Les repas sont garantis sans OGM, sans huile de palme et sans poissons pêchés en eaux profondes. » Nous avons tenté de contacter la Sogeres à ce sujet, mais le directeur de clientèle a refusé de répondre à nos questions, au motif que la Caisse des écoles du 18^e « a donné ses éléments de réponse ».

Interrogée, la mairie du 18^e concède que la cuisine centrale est effectivement ancienne (construite en 1970) et trop petite. « Il n'y a pas de légumerie, par exemple, les légumes doivent donc arriver tout épluchés et lavés », explique Dominique Demangel, conseillère déléguée à la Caisse des écoles, à la santé et à la lutte contre la toxicomanie. Mais elle souligne que les locaux sont parfaitement aux normes et que beaucoup d'investissements y ont été réalisés au fil des années : « 1 million d'euros d'aménagements divers ont été investis sur les trois dernières années, et elle sera d'ailleurs fermée deux mois cet été pour travaux. » Surtout, la conseillère annonce qu'une nouvelle cuisine devrait être prochainement construite dans l'arrondissement permettant de préparer 15 000 repas quotidiens. Mais dans quel délai ?

Surtout, les griefs des parents ne s'arrêtent pas là. Grâce à leur enquête, ils s'attaquent également à la qualité nutritionnelle des repas. « On y recourt trop fréquemment à l'emploi de produits déjà transformés contenant sucres, additifs alimentaires, conservateurs, colorants, sel en excès, etc. », regrettent-ils. Un problème lui aussi lié à l'état de la cuisine centrale, mais pas seulement. Le collectif des parents d'élèves a obtenu les fiches techniques de certains éléments inclus dans la préparation des repas. Par exemple : des « allu-

mettes végétariennes dont la fiche technique présentait un agglomérat d'œufs, de sucre, d'amidon et de maltodextrine, rapportent-ils. Des boulettes de viande, contenant 65 % de poulet mais aussi eau, peau de poulet, protéine de soja texturée, amidon de manioc, dextrose de maïs, fibre d'avoine, féculé de pomme de terre, sel, anti-oxydant, extrait de romarin. Ou encore, des pilons de poulet contenant des sucres ajoutés ».

Et la qualité ?

Sur la qualité des repas, Dominique Demangel s'oppose également aux conclusions des parents. Elle conteste ce que le collectif qualifie de « problème de santé publique majeur dont [seraient] victimes les enfants du 18^e ». Tout d'abord, elle précise que des contrôles d'hygiène sont régulièrement effectués et que « tous les jours des « plateaux modèles » sont prélevés pour des contrôles aléatoires effectués par les services de l'État ». La traçabilité des produits est assurée et 45 % d'entre eux sont bio avec l'objectif d'atteindre 50 % pour répondre au Plan alimentation durable de la Ville 2015-2020 adopté par le Conseil de Paris le 1^{er} juillet 2015. Celui-ci vise également à augmenter la part d'alimentation de saison, locale et de proximité et à diminuer de 20 % la part carnée (un repas végétarien est effectivement proposé une fois par semaine aux enfants).

Dans les établissements scolaires du 18^e, le pain, les fruits et légumes sont donc bio, les viandes françaises, labellisées « label rouge » et les filières d'approvisionnement en circuit court privilégiées. Dominique Demangel souligne que ceci fait partie des fiches techniques imposées au délégataire et que les contrôles réguliers qui sont effectués sont toujours bons. Elle

Ont collaboré à ce numéro :

Christian Adnin, Stéphane Bardinet, Brigitte Batonnier, Hajer Khader Bizri, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Tessa Chery, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Dominique Delpirou, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Bernard Kalaora, Annie Katz, Maryse Le Bras, Capucine Léonard Matta, Sandra Mignot, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sophie Roux, Jean-Louis Saux, Anne Thiriet, Charline Vergne, Véronique Vidalou.

Rédaction en chef :

Sandra Mignot
avec Marie-Odile Fargier, Annie Katz, adjointes.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Patricia Béglet

Correction :

Angela Gosmann

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente,
Mathieu Le Floch, vice-président,
Christian Adnin, trésorier,
Patrick Mallet, secrétaire.

Communication et réseaux sociaux :

Marie-Pierre Nedeleg

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Christian Adnin

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier
et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS

TWITTER / @LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand
de journaux !



© Thierry Nectoux

Une étude de la caisse des écoles révèle que 50% du contenu des assiettes part à la poubelle.

indique également qu'il n'y a pas de sauces industrielles, que les sauces crudités sont faites « maison et servies à part ». Les quantités de sel et de sucre sont également « en baisse et ceux-ci ne sont plus mis à disposition sur les tables ».

Influer sur le prochain appel d'offre

En janvier en tout cas, les parents ont décidé de passer à la vitesse supérieure et de lancer une pétition en ligne. Il y a urgence car le marché de la restauration scolaire est ouvert à un nouvel appel d'offres pour la rentrée 2018. Ce texte atteint 2 000 signatures en 48 h (le compteur dépasse actuellement les 7 000 soutiens). Il est adressé à Anne Hidalgo, Éric Lejoindre et Bérénice Delpal (directrice des affaires scolaires à la Ville de

Paris). Et les médias s'emparent du sujet. France 24, Le Parisien, 20 minutes titrent sur la pétition. Avec son intitulé « La santé des enfants du 18^e sacrifiée au profit de l'industrie agroalimentaire », le texte a fait mouche. Rapidement, la Caisse des écoles envoie un courrier électronique aux parents d'élèves inscrits à la cantine pour tenter de rassurer. En plein scandale du lait contaminé aux salmonelles et avec les publications successives d'articles scientifiques sur les dangers des produits transformés et des additifs cachés dans les aliments, une réaction s'impose en effet.

Le maire rencontre certains parents d'élèves lors d'un déjeuner dans une cantine scolaire, le 1^{er} février. Mais son propos fondé sur la qualité et la sécurité sanitaire des repas, l'exi-

gence poussée du cahier des charges imposé à la Sogeres, n'a absolument pas rassuré. Le 12 février, Dominique Demangel reçoit le Collectif et entend la liste d'amendements qu'il souhaite voir apporter au cahier des charges. Dans l'urgence et suite à la médiatisation, une commission exceptionnelle a été convoquée le 15 février pour étudier les propositions que porte le Collectif via sa pétition (lire encadré p 5). Une synthèse des discussions ainsi que la dernière version du cahier des charges pour l'appel d'offre devraient être transmises prochainement au Collectif, au plus tard la semaine de la rentrée, soit trois jours avant la clôture du marché (le jeudi 8 mars 2018). Après cette date, seuls des avenants pourront modifier la teneur du contrat de délégation de service public

qui régira la prestation du service de restauration qui emportera le marché. Il avait été question il y a quelques années de revenir à un système de production des repas centralisé dans un seul établissement public pour tout Paris, mais Anne Hidalgo a finalement enterré ce projet fin 2016 en expliquant : « Nous avons entendu le besoin de proximité demandé par les maires d'arrondissement et les parents ». Ce besoin est toujours vivace. Parmi les revendications du Collectif, on trouve ainsi la création de nouveau(x) lieu(x) de production, la remise en cause du principe de délégation de service public, des contrôles qualitatifs réguliers de la prestation, autant de mesures qui ne peuvent s'inscrire que dans une relation de proximité avec le prestataire de restauration. Avec en perspective, le rêve d'un retour en régie directe. •

HAJER KHADER BIZRI ET SYLVIE CHATELIN

* Les parents d'élèves du Collectif ne souhaitent pas s'exprimer individuellement et ont donc choisi de ne pas être nommément cités dans les articles de presse.

ADHÉRER À LA CAISSE DES ÉCOLES, C'EST POSSIBLE MAIS...

Les Caisses des écoles sont des établissements publics locaux, présidés par le maire d'arrondissement. Outre la restauration des écoles maternelles et élémentaires, elles sont également chargées de celle des jardins d'enfants, de certains collèges départementaux et de quelques lycées municipaux. Elles fournissent par ailleurs les repas servis en centres de loisirs.

Toutes les décisions y sont prises par un comité de gestion composé de 12 membres élus parmi les adhérents, 12 représentants du conseil d'arrondissement et 12 membres désignés ou de droit (députés de l'arrondissement et inspecteurs de l'Éducation nationale du 18^e). Tout citoyen majeur du 18^e peut adhérer à la Caisse, pour la cotisation annuelle de 5 €. L'adhésion est également ouverte aux personnes ayant un lien avec l'arrondissement : un professeur des écoles qui y exerce par exemple ou un parent dont l'enfant y est scolarisé. L'adhésion permet de devenir sociétaire, d'intégrer l'assemblée générale et de présenter sa candidature à l'élection du comité de gestion, au bout de trois ans d'ancienneté. Le prochain suffrage est prévu pour juin 2019.

UN CAHIER DES CHARGES AMÉLIORÉ

Dans la perspective de l'appel d'offres en cours, la Caisse des écoles a revu son cahier des charges. Plus de bio, de végétarien et haro sur l'huile de palme seront au menu.

Pour la rédaction du cahier des charges du prochain appel d'offres, la Caisse des écoles a souhaité recueillir l'avis des parents d'élèves. Elle a donc lancé un questionnaire auprès de 10 000 familles entre le 1^{er} et le 15 septembre 2017. Environ 3 500 réponses ont été obtenues dont les résultats sont disponibles sur son site.

Dans les commentaires libres laissés par ceux qui ont répondu aux questionnaires, arrivent en tête le constat d'un excès de sauce dans les plats, la demande de plus de produits bio, de menus plus simples, de davantage de repas végétariens et le retour aux cuisines dans chaque école.

Davantage d'exigences

Certaines remarques semblent avoir été entendues puisqu'on peut donc lire, par exemple, dans le nouveau cahier des charges : « les plats en sauce seront servis avec des écumoire pour diminuer la quantité de sauce dans les assiettes », « quatre fois par semaine, il sera proposé un choix pour le plat principal entre un plat traditionnel et un plat

végétarien » ; dans l'édition précédente, la seule mention concernant l'alimentation végétarienne concernait l'obligation de proposer un menu deux fois par mois. Et alors que le bio n'était imposé que sur le pain, les œufs et les produits laitiers du goûter (et sur un repas total par semaine), il sera désormais obligatoire aussi sur les pommes, les confitures, pâtes, céréales. Les aliments contenant des OGM seront exclus ; de même que ceux contenant de l'huile de palme. « Ce cahier des charges semble déjà exemplaire », observe Dominique Demangel.

Des engagements chiffrés

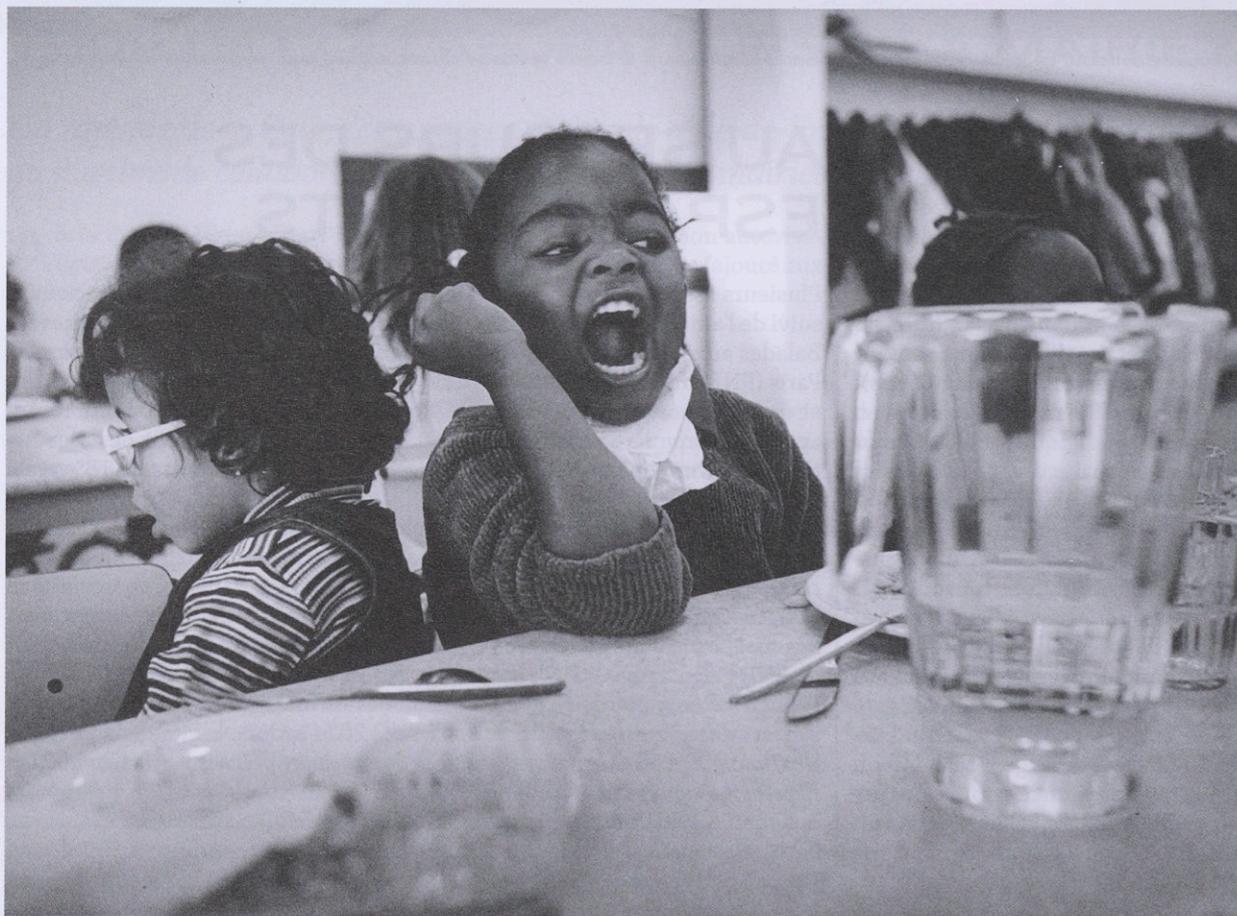
Le Collectif pense pourtant que l'on peut mieux faire. Parmi ses revendications il souhaite notamment un texte avec des impératifs plus précis, comme des engagements chiffrés sur le bio, le local, les labels de qualité, et rédigé clairement avec l'interdiction pure et simple des produits transformés d'origine industrielle. Il est actuellement seulement indiqué « de manière générale, les produits industriels seront évités ».

Les parents ne se satisferont donc pas non plus des formulations telles que « les fruits et légumes seront frais de préférence », « les purées de pommes de terre seront fraîches aussi souvent que possible », ou « le prestataire veillera à limiter autant que possible l'utilisation de sel, de sucre et de matière grasse. »

La « transparence absolue sur la composition exacte de tous les produits utilisés par le partenaire » est également exigée, avec la publication en ligne des fiches nutritionnelles de toutes les denrées alimentaires servies aux enfants, ceci conformément au règlement 1169/2011 de l'Union Européenne, entré en application le 13 décembre 2014. Les produits ultra-transformés devraient être bannis des recettes et menus proposés. Enfin, le Collectif demande que la durée du mandat du prestataire soit réduite de cinq à deux ans. •

HAJER KHADER BIZRI ET SYLVIE CHATELIN

Le cahier des charges est consultable sur le site de la Caisse des écoles, sous l'intitulé : Avis de concession - délégation de service public <https://www.cdels.fr>. Pour en savoir plus, consulter la pétition intitulée « La santé des enfants du 18^e sacrifiée au profit de l'industrie agroalimentaire ? » sur www.change.org



Même si les locaux de plusieurs cantines ont été rénovés, les repas sont pris dans le bruit et rapidement.

SUR L'AGENDA

MERCREDI 7 MARS

Conseil d'arrondissement

En mairie dans la salle des mariages à 18 h 30.

SAMEDI 3 MARS

Gestes qui sauvent

Atelier d'initiation à partir de 7 ans de 15 à 17 h au Centre social et culturel Rosa Parks, 219 bd Mac Donald.

JEUDI 8 MARS

Journée de la femme

Portraits de femmes exceptionnelles, expo photo, tables rondes... avec Espoir 18 en mairie de 17 h 30 à 21 h 30. Et aussi ouverture de l'exposition de photos faites par les habitants dans le 18^e sur le thème de l'égalité en mairie jusqu'au 23 mars.

SAMEDI 10 MARS

Paroles de femmes

À 17 h, C'est nous, association réunissant des femmes de la Goutte d'Or jouera sa pièce Te raconter mon corps. À 18 h, concert par Les Paroles de la boussole. Entrée libre mais réservation conseillée : MVAC 18, 15 passage Ramey, 01 42 23 20 20.

DIMANCHE 11 MARS

Ciné-dédicace

Chaque trimestre, Le Louxor accueille un dessinateur. Miss Prickly présentera *L'histoire sans fin* de Wolfgang Petersen et dédicacera la BD *À cheval!* au bar du Louxor, 170 bd Magenta à 10 h 45.

MERCREDI 14 MARS

Pension de famille

Présentation du projet de ce lieu d'hébergement et réinsertion au 99 rue du Ruisseau. En mairie, salle Poulbot, à 19 h.

Le Chœur Sorbonne Universités

Répétition publique dans l'amphithéâtre Gouhier au Centre universitaire Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset, de 17 h 30 à 19 h. Gratuit, inscription obligatoire sur le site du COSU.

JEUDI 15 MARS

Vélo à Marcadet

Réunion publique sur la création de la piste cyclable rue Marcadet. En mairie à 18 h 30.

SAMEDI 17 MARS

Collecte solidaire

Pour Emmaüs, apportez vos appareils électro-ménagers, TV, matériel informatique et vêtements au 38 rue du Poiteau, 43 bis rue Damrémont et place de Torcy, de 10 h à 14 h.

NEIGE(S)

De l'influence du froid sur les corps, les services publics et les déclarations politiques.

La neige tombe en même temps que le bruit de la rue, le corps soudain se raidit, il se rapetisse, le dos se courbe un peu, comme pour se prémunir d'un poids sur les épaules, la foulée se rétrécit, le pied tremble, on a vidé les armoires, on empile les uns par-dessus les autres les bonnets, les écharpes les plus épaisses ou les plus longues, les lourds manteaux. On a enfilé les chaussures à crampons. Pour un peu, on se croit à Montréal. On exagère toujours.

Avec la neige, chacun a sa manière, son rythme, son style, sa dégaine, enfants, teenagers, lascars, hommes, femmes, migrants, sans domicile fixe, personnes âgées, automobilistes, policiers... tous semblent faire surgir de la nuit une autre société, d'autres possibilités, une alternative éphémère. Avec la neige quand elle arrive, on sent comme de l'égalité dans l'air et un peu de gaieté. Du moins au tout début. Après ça se complique. Enfant déjà, dans le Jura, j'avais confusément cette sensation.

À la pelle

Un jour deux jours plus loin, on comprend que les rues ne sont pas nettoyées, ni ne le seront, il faut bien que se manifeste d'une manière ou d'une autre que le roi est nu, le roi, c'est-à-dire indifféremment, les pouvoirs publics, mairies d'arrondissement, municipalité, services de l'État..., lesquels, à force de rationaliser, de réduire ou de tailler les dépenses comme on le fait en rabattant les rosiers, en arrivent à se couper les deux bras et à se priver des instruments de leur puissance. Ainsi voit-on un jour, dès l'ouverture d'un jardin du 18^e que je ne citerai pas, un ouvrier de la ville de Paris pelletant, après avoir dégagé les entrées du jardin, un passage pour les courageux marcheurs matutinaux. Nul ne le lui a demandé. Il fait ça de son propre chef. Il dit : « *Quelques années plus tôt, le travail aurait été fait par des équipes, automatiquement, maintenant, il n'y a presque plus personne, on est tout seul, on doit tout faire en même temps...* » Le même ajoute, « *Et si je ne le fais pas, qui le fera ?* »

À la rue

En même temps que la neige, tombe quelquefois une vérité crue, sans appel, ironique, cinglante. Ainsi nos élites ont-elles réalisé ces derniers jours qu'en dépit des oracles ventri-



Silhouette noire sur neige blanche au pied du Sacré-Cœur : dans le froid « le dos se courbe comme pour se prémunir d'un poids ».

loqués par les porte-voix de la Macronie, il reste non seulement des gens qui dorment encore dans la rue, mais aussi qu'il se trouve parmi eux un pourcentage significatif d'individus n'ayant pas fait de cette infortune le rêve absolu de leur existence. Je renvoie sur ce point aux déclarations du jeune secrétaire d'État à la Cohésion des territoires (ça ne s'invente pas), le très en vue Julien Denormandie, en charge de la politique de la ville et du logement, lequel estimait le 30 janvier à moins de 50 individus pour la région Ile-de-France le nombre de personnes dormant dehors la nuit. Ou presque mieux, aux déclarations tout aussi excentriques (et/ou cyniques) d'un député LREM de Paris, Sylvain Maillard, prétendant le 5 février que l'immense majorité de ceux qui dorment dans la rue le font par choix. Situation d'urgence faisant, la neige a cela de bon qu'elle a contraint ces nouveaux petits-maîtres à rétro-pédaler sur terrain glissant. On en a ri. Il n'y a pas de petits profits. Vive la neige! •

DANIEL CONROD

AU SECOURS DES ESPACES VERTS

Plusieurs associations du 18^e, notamment Asa PNE 18 (Association pour le suivi de l'aménagement Paris Nord-Est), mais aussi les Vergers urbains et les Balades aux jardins, ont répondu à l'appel de France nature environnement Paris (FNE), fédération parisienne des associations de protection de la nature et de l'environnement, le 6 février. Rendez-vous était fixé au Bar commun, après une première rencontre fin 2017, pour ce regroupement des associations environnementales parisiennes, en présence d'habitants du 18^e venus en individuels.

La nature en ville, la densification, l'évolution de Paris et surtout la démocratie participative ont été au cœur des discussions. Comment mobiliser au-delà des convaincus et se faire entendre? L'idée est de fédérer ces diverses associations pour avoir plus de poids face aux décisions municipales qui, « *souvent mais pas toujours* », sont contestées ou critiquées. Olivier Ansart, vice-président de FNE Paris, a regretté « *le grignotage des espaces verts, la marchandisation de l'espace public* », notamment à l'occasion des futurs JO. Alors la vigilance doit s'exercer « *sur les sites concernés par les JO 2024* », donc le site de la porte de La Chapelle et « *sur les nouvelles lignes de transport prévues par le Grand Paris Express* ». À suivre! •

DANIELLE FOURNIER

JAVIER MONTOYA, DANSEUR HUMANISTE VERSION COLIBRI

Son sourire, son accent roulant les « r », son pas de danseur et sa gentillesse vont manquer très fort. Mais on se réjouit pour lui, qui a retrouvé Aida.

Je suis un être humain qui respecte tout le monde et qui ne juge personne. » Il l'avait inscrit sur sa carte de visite et c'était vrai. C'est bien pour cela d'ailleurs que le 2 février, ses amis étaient si nombreux, aux côtés de sa famille, pour accompagner Javier Montoya jusqu'au cimetière de Montmartre.

Humanité et élégance

Sa carte de visite ornée d'un colibri, il disait l'avoir distribuée à 16 000 exemplaires ou plus. C'est son ami Guillaume, de la librairie Au pied de la lettre, rue Tardieu, qui l'imprimait. « Si minuscule soit-il, le colibri fait sa part pour le bien commun. Javier en avait fait son symbole, et il vivait ses valeurs – le respect de l'autre, l'ouverture, la joie de vivre – en allant au devant des gens. À la librairie, il aimait discuter avec les clients, surtout les touristes hispanophones. Toujours élégant, jamais importun. » Quelques pas plus loin, à la charcuterie-traiteur Josse, Philippe et Pascale racontent eux

aussi la carte de visite offerte, le bel accent ibérique, la grâce du danseur. « Faites un tour rue des Trois Frères, à La Cave à Jojo, à L'Arsouille, Chez Aimé... il avait des amis partout. » Qui disent, tous, la fraîcheur, le sourire pétillant, la danse, la présence, l'attention, l'humanité de M. Montoya.

Techno Abuelo

Né à Madrid en 1938, pendant la guerre civile, Javier Montoya grandit dans l'Espagne de Franco. En 1950, la famille part tenter sa chance outre-Atlantique. De 12 années passées en Argentine, Javier conserve un amour immodéré pour le tango en particulier, pour les airs latinos et la danse en général. Salsa, samba, merengue... s'envolent avec lui quand il rentre en Espagne pour s'acquitter de ses deux années de service militaire. Et puis, une nouvelle fois, la famille repart. On est au milieu des années 60. Cette fois, c'est la France, Paris, le 18^e. Javier rencontre Aida, sa future femme... dans un bal, forcément.



Impasse Marie Blanche, dans l'atelier d'encadrement La Baguette de bois, il travaille à la découpe et prépare les tableaux pour la dorure. Tout ce que Montmartre compte de peintres passe par l'atelier et la boutique au 44, rue Lepic. « L'un de ses regrets, confie sa fille Isabelle, était de ne pas avoir continué la peinture. Très jeune, il avait déjà un style bien à lui et un vrai talent... mais la vie en a décidé autrement. Bien plus tard, devenu un vieux monsieur, il a repris ses pinceaux et des cours de peinture. Mais finalement, c'est sa passion pour la danse et son goût des autres qui l'ont emporté comme antidote à la déprime. »

La déprime, profonde, c'est en 2004, à la disparition d'Aida. Sa thérapie : la danse. Javier se met à courir les bals, salles de concert, troquets, clubs, thés dansants... Partout où on danse, il est là et rien

ne l'arrête, surtout pas l'âge. « À 70 ans passés, il a même eu une période techno, s'amuse Isabelle. Il suivait la Techno Parade dans les rues de Paris, il allait aux soirées du Divan du monde et de La Locomotive... À l'époque, on l'avait surnommé Techno Abuelo, le mot espagnol pour "grand-père". Il se moquait que ça ne soit prétendument pas de son âge. Ses amis étaient de toutes les générations. »

La part du colibri

Javier revient finalement aux sons latinos-caribéens et jusqu'à près de 80 ans (il les aurait eus en juin), il fait danser toute la gent féminine de Montmartre, sans arrièrepensée, donc sans gêne ni barrière. En témoignent, épinglées dans les bars du quartier et jusque sur le web, des dizaines de photos de danseuses tout-sourire accrochées au bras du meilleur cavalier de la Butte. Fan de selfies avant l'heure, Javier pose aussi volontiers aux côtés des visiteurs de Montmartre, avec lesquels il adore engager la conversation.

« Il aurait pu se replier sur sa douleur après la perte de son épouse. Il a fait l'inverse. Il a choisi d'aller vers les gens avec une infinie bienveillance », témoigne Pascal Hecker, libraire à la halle Saint-Pierre. Venus admirer le Sacré-Cœur, les touristes repartaient avec le sourire de Javier, et la petite carte au colibri qui portait son message. Tolérance, amour de la vie. À diffuser sans modération. •

VÉRONIQUE VIDALOU

TROP DE COLLABORATEURS À LA MAIRIE ?

Un rapport de la Cour des comptes régionale d'Ile-de-France pointe le dépassement du nombre de collaborateurs de cabinet dans les mairies d'arrondissement.

Alors que la ville de Paris bénéficie déjà d'un cadre spécifique lui permettant d'embaucher des collaborateurs de cabinet, la Cour des comptes régionale signale dans un rapport du 19 octobre dernier, que le recrutement de ces personnels au côté des maires d'arrondissement n'est « pas conforme au droit en vigueur ». D'après les magistrats, leur nombre relève d'un décret de 1987 qui fixe des effectifs au pro rata de la population. Le 18^e arrondissement devrait ainsi être doté de 6 de ces personnels, la plupart du temps appelés chargés de mission. Or, tous les arrondissements de la capitale dépassent largement ce plafond, autorisés en cela par une délibération en conseil municipal. Ainsi, le 18^e possède-t-il 19 de ces collaborateurs. Avec le 20^e arrondissement, il est celui qui a créé le plus de postes (même si ceux-ci ne sont pas permanents). Le 15^e, arrondissement le plus peuplé

de la capitale, dépasse son autorisation de 11 collaborateurs (ajouté aux 7 autorisés).

Missions croissantes et pas assez d'agents

Alors, les effectifs autorisés – déjà dérogatoires par rapport aux autres villes de France – seraient-ils insuffisants ? C'est en tout cas ce qu'oppose la Ville de Paris aux rédacteurs du rapport. Elle indique que les « effectifs administratifs des mairies d'arrondissements sont relativement faibles alors que les missions dévolues à ces mairies se sont accrues ces dernières années ». Plusieurs maires d'arrondissement soutiendraient cette position. Interrogé, le maire du 18^e ne nous a pas répondu. Mais un contact au sein de la mairie justifie ainsi le dépassement : « Dans une ville de pleine exercice, il y a une direction de l'urbanisme, de la solidarité, de la culture, etc., avec des agents administratifs, ce que nous

n'avons pas. Les seuls postes fixes en mairie, ce sont les agents qui s'occupent de l'accueil du public et quelques services fonctionnels. Donc en fonction des politiques que nous souhaitons soutenir localement, nous devons utiliser l'enveloppe destinée à l'emploi de collaborateurs au mieux. Comment un maire pourrait-il suivre tous les sujets seul ? En outre, le fait d'appartenir à la majorité, et la volonté de faire avancer certains dossiers, nous pousse à investir davantage certains sujets comme la solidarité par exemple, ce qui nécessite des postes. »

En attendant, la CRC recommande de revenir aux dispositions du décret de 1987, tout en notant que Paris a déjà réduit les effectifs des cabinets d'arrondissement entre 2013 et 2016, entraînant une baisse de 20 % de la masse salariale. Elle aurait également, selon notre contact, engagé un audit spécifique auprès de la mairie du 18^e. •

SANDRA MIGNOT

UNE COMPÉT' DE POIDS

Venez découvrir le kettlebell le 11 mars au gymnase Bertrand Dauvin. La société athlétique montmartroise organise une compétition de musculation à partir de 13 h au centre sportif Binet situé près de la porte de Clignancourt. Particularité de cette discipline l'objectif est de soulever le plus de fois possible en dix minutes un poids pouvant aller de 4 à... 32 kg ! Une épreuve de résistance donc plus que de force. Peu connu en France, ce sport est très populaire dans les anciens pays du bloc soviétique. Les curieux et supports sont les bienvenus. L'entrée est gratuite. •

FLORIANNE FINET

RECENSER LES PERSONNES À LA RUE... ET APRÈS ?

La Nuit de la solidarité a réuni 170 bénévoles et permis d'établir un contact avec près de 300 personnes sans abri dans l'arrondissement.

Jeudi 15 février, peu avant 19 h 30. Les premiers bénévoles pénètrent dans le hall de la mairie du 18^e arrondissement pour participer à la Nuit de la solidarité. Voulu par Anne Hidalgo, cette opération s'inspire de celles mises en pratique par d'autres villes telles que New York, Washington ou Londres. La capitale a ainsi réuni 1 700 bénévoles, 300 fonctionnaires, des élus locaux et les membres de 42 associations œuvrant dans l'action sociale pour partir en maraude dans tous ses arrondissements, à la rencontre de ceux qui dorment dehors. Rien que dans le 18^e, 170 habitants ont répondu à l'appel. Une fois l'identité déclinée et la promesse que « la charte éthique a bien été lue et signée », chacun se voit attribuer un numéro et découvre les membres de l'équipe qui l'accompagneront. Premiers sourires, premières paroles échangées. En moyenne, un travailleur social guidera trois bénévoles.

Besoin d'échanger

Il est 20 h, l'heure des explications. Cette nuit, entre 22 h et 1 h du matin, les bénévoles et leur chef d'équipe arpenteront les rues d'un quartier bien défini. Au total, 28 équipes pour autant de secteurs. Quelques règles, qui reprennent celles de la charte signée : parler à voix basse, expliquer le but de l'opération aux personnes rencontrées, ne pas insister si elles ne souhaitent pas échanger, ne réveiller personne. L'objectif : recenser le nombre de sans-abri et les interroger sur leur situation, leur expérience des services sociaux ou encore du dispositif d'hébergement d'urgence, le 115. Des questions apparaissent. Comment admettre que les personnes rencontrées ce soir seront confrontées à des inconnus qui ne leur apporteront ni vivres, ni couvertures ce qui est le but habituel des maraudes mais se contenteront de les répertorier ? Virginie, assistante sociale à la mairie de Paris, se veut pragmatique. « Les gens ont aussi besoin d'échanger. Aller à leur rencontre est extrêmement important, quand on sait que le seul contact humain qu'ils ont, c'est avec des administrations. »

Virginie encadre un petit groupe de trois personnes. Anne, une comédienne habituée des maraudes, Christiane, professeur de yoga et

Arnaud, enseignant. « J'ai eu envie de faire quelque chose de concret, explique-t-il. Tout ça ne m'est pas étranger car au sein même de ma classe des enfants sont dans la précarité. » Il n'en dira pas plus car les organisateurs ont demandé aux maraudeurs de ne pas parler aux journalistes... Ensemble, ils arpenteront un secteur qui englobe notamment une partie des rues Ordener, Damrémont, Caulaincourt, Lamarck ou encore Championnet.

Refoulés par le système

À 22 h, la petite troupe se met en route. « Peut-être que l'on ne croisera personne », suggère la chef d'équipe. Il faut dire que le secteur n'est pas, en effet, le plus fréquenté par les personnes sans abri. Un peu plus loin, pourtant, au niveau de l'arrêt de bus Damrémont-Ordener, un homme l'interpelle déjà. « Eh, mais je vous connais, vous. Vous travaillez à la mairie, non ? Mon problème n'a pas encore été résolu... » Il s'appelle Henri K. et il est âgé de 45 ans. « J'ai l'impression que nous autres, sans abri, on n'est pas aimés. Le système nous refole et nous maintient dans une situation d'espoir. C'est très difficile. Qu'est-ce que j'ai pu faire pour que l'on me refuse un lieu où me reposer ? » Est-ce qu'il sait où dormir ce soir ? « Non, pas du tout. De toute façon ils nous mettent à l'abri pour une nuit, et le lendemain la situation est la même. » Un éternel recommencement pour cet homme qui se dit aujourd'hui « découragé » à l'idée de contacter le 115.

Les questions s'enchaînent. A-t-il mangé aujourd'hui ? Un bout de pain. A-t-il vu un médecin récemment ? « Il y a moins de deux ans. » Blagueur, Henri K. taquine un photographe qui « ressemble à José Bové » et s'enorgueillit d'être tellement « sexy grâce à [son] bonnet » qu'il ne fait pas son âge. Puis il redevient grave, l'instant d'après. « Ça fait au moins un an et sept mois que je suis à la rue. C'est long, très long. Surtout avec le grand froid. »

Au fil des rues, le doute apparaît. Cette personne seule que l'on aperçoit est-elle vraiment sans-abri ? L'assistante sociale aborde un homme devant un café. À travers la vitre, il observe le match de foot à la télévision. Il s'avère qu'il loge au foyer des Petits Frères des pauvres, rue Eugène Carrière. « Même s'il était bien habillé, j'ai pensé



L'une des 28 équipes de bénévoles au carrefour des rues Ordener et des Cloÿs : on compte mais on ne dérange pas ceux qui dorment ou refusent de parler.

qu'il pouvait être en difficulté, explique-t-elle. La tenue vestimentaire n'est pas forcément un bon indicateur. Certaines personnes continuent de prendre grand soin de leur aspect par tous les moyens, cela les aide à tenir. »

23 h 55. Au croisement de la rue du Ruisseau et de la rue Marcadet, quelqu'un a installé une tente. Virginie s'approche : « Bonsoir ». La réponse fuse : « Laissez-moi dormir ». Des informations glanées auprès du voisinage nous apprennent qu'il s'agirait d'un homme de 55 ans, bénéficiaire du RSA.

Un peu plus loin, passage des Cloÿs, trois tentes ont été montées mais personne ne répond aux sollicitations. « On ignore si elles sont habitées et par combien de personnes », note Virginie. 00 h 53. Dernière centaine de mètres avant de rejoindre la place Jules Joffrin. « On a croisé peu de personnes, mais cette expérience m'a permis de prendre un peu plus conscience de ceux qui se trouvent autour de moi », estime Christiane.

Fragiles face à la misère

1 h 15 du matin. À la mairie, des psychologues sont prêts à accueillir les témoignages de ceux qui en ressentiraient le besoin. « Être confronté à la misère peut fragiliser », explique Maud Galagain. « Cela peut faire écho à notre vécu, certains se sont sentis extrêmement démunis. Entendre quelqu'un dire qu'il a faim et

n'avoir rien à lui offrir, c'est terrible. À l'inverse, une jeune femme a apprécié d'avoir pu répondre à un besoin d'écoute. »

Dénombrer le nombre de personnes à la rue est un enjeu politique depuis que le président de la République s'est vu reprocher le manquement à son engagement que « personne ne dort dehors cet hiver ». Fin janvier, le secrétaire d'État à la Cohésion des territoires, Julien Denormandie, soutenait qu'à peine 50 personnes étaient sans abri, en Ile-de-France. Et le 5 février, c'était au tour du député LREM Sylvain Maillard d'affirmer que « la majorité des sans abri dorment dans la rue par choix ».

À l'heure des comptes, le vendredi matin, la mairie du 18^e nous faisait parvenir les premières données. Environ 150 personnes ont été comptabilisées dans le campement de migrants situé boulevard Ney et 234 dans le reste du 18^e. Soit près de 400 personnes.

Une semaine après, les chiffres arrêtés par la Ville de Paris font finalement état de 290 personnes recensées, incluant les hôpitaux, les parkings, les stations de métro RATP et le bidonville surnommé La colline. Un chiffre qui place sans surprise l'arrondissement en pole position devant le 10^e (266 individus) et le 19^e (211 individus). •

CHARLINE VERGNE

UNE SECONDE VIE EN BOÎTE

De nouvelles curiosités et de nouvelles solidarités se développent dans le 18^e, au cœur de l'espace public : frigos solidaires, boîtes à livres et prochainement, boîtes à dons.

Une boîte construite avec des palettes et des planches de récup' dans laquelle tout le monde peut déposer et prendre des objets : vêtements, livres, classeurs, cahiers, jeux... « Ah, vous voulez parler de la Give box ! », nous dit-on à La Recyclerie. Installée sur la terrasse du site, porte de Clignancourt, c'est la seule répertoriée pour le moment dans l'arrondissement. Mais on s'affaire au centre social Belliard, près de la porte Montmartre, pour préparer la première boîte à dons dans l'espace public du 18^e.

Farid Atmana, le directeur du centre, est un récidiviste : il s'était déjà engagé dans le passé sur le projet du premier garde-manger solidaire de Paris, lancé par l'association Cap ou pas Cap. Or, celle-ci est aussi à l'origine de la première boîte à dons, déposée en 2015 dans le 12^e. C'est donc tout naturellement qu'elle a contacté à nouveau Farid après avoir, grâce à une campagne de financement participatif, recueilli suffisamment d'argent

pour construire cette année 25 de ces boîtes dans tout l'Est parisien. Les objectifs visés sont ambitieux : lutter contre le gaspillage et favoriser le réemploi, sensibiliser au don et contribuer à la solidarité, venir en aide aux plus démunis, rendre l'espace public plus convivial et créer du lien social.

Inauguration en mai

Au centre social, le projet est bien avancé : une réunion publique avec tous les habitants intéressés par le projet est organisée vendredi 9 mars à 9 h 30. Il s'agit de co-concevoir la boîte à dons la plus adaptée aux besoins de ses futurs utilisateurs et aux objets qu'ils souhaitent échanger, puis de la construire ensemble. Elle pourra par exemple comporter une partie penderie pour entreposer des vêtements, des grands rayonnages pour de la vaisselle, ou plutôt de petites cases à chaussures et de petits rayonnages. Tout doit concourir à créer les conditions de réussite du projet : des personnes qui donnent

des objets, d'autres qui les prennent, d'autres encore qui discutent, se racontant l'histoire de ce dont ils se séparent... et surtout, des objets qui ne finissent pas à la poubelle.

Nouveaux lieux

Le projet suscite des questions des passants, des habitants qui fréquentent le centre, des gens qui travaillent dans le quartier. Un prof de collège a même eu envie d'embarquer ses élèves dans l'aventure. Si tout se passe bien, avec l'aide de Cap ou pas Cap, qui a développé une ingénierie de projet précise pour répliquer ces initiatives, la boîte devrait être inaugurée fin mai.

Et d'autres installations sont prévues dans le 18^e : Cap ou pas Cap en est encore au stade des prises de contact. Il se murmure que l'association aurait très envie d'en concevoir une pour la Cité Montmartre aux artistes. De nouveaux lieux se dessinent donc pour accueillir ces drôles de boîtes mais toute nouvelle proposition sera bienvenue ! •

SOPHIE ROUX

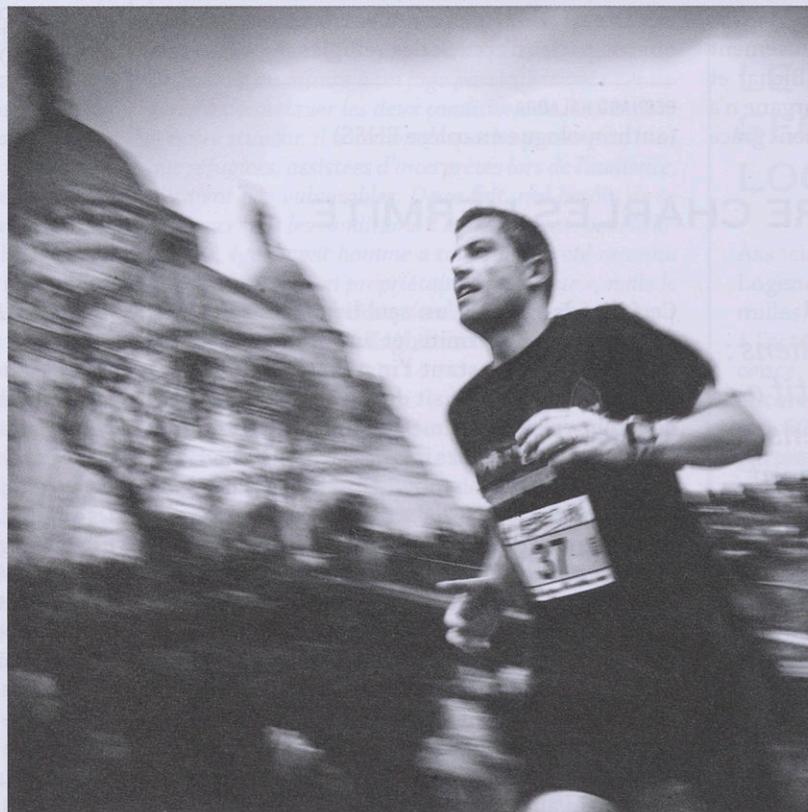
Centre social Belliard, 145 rue Belliard, 0153 06 34 59 ou 0153 06 34 56.

LES TROIS BOUCLES DES FOULÉES DU TERTRE

Les Foulées du Tertre sont de retour samedi 17 mars. Pour cette 30^e édition, les amateurs de course avec dénivelé ont rendez-vous à 15 h – les lève-tard apprécieront – du côté de la basilique du Sacré-Cœur. Au programme, trois tours sur les pavés de la Butte Montmartre, avec comme supporters des touristes venus du monde entier ! Le départ aura lieu devant le funiculaire.

Les inscriptions sont possibles le jour même mais la course de 10 km est limitée à 800 coureurs. Elle fait partie du calendrier du Paris running tour, un championnat regroupant 13 courses de 10 km organisées dans des arrondissements de Paris. Pour les plus jeunes, une course – gratuite – d'1,3 km est organisée à 14 h 30 tandis qu'un autre départ sera donné à 15 heures pour le parcours de 3,5 km. L'organisation est assurée par l'ACP 18 (Athletic club police) et l'office du mouvement sportif du 18^e. •

FLORIANNE FINET



© Christian Adnin

SUR L'AGENDA

LUNDI 19 MARS

Compteurs Linky

Réunion d'information sur ces compteurs électriques controversés. En mairie, salle des fêtes à 19 h.

MERCREDI 21 MARS

Champions

La municipalité du 18^e célèbre ses sportifs lors d'une soirée conviviale en mairie.

SAMEDI 24 MARS

Premiers secours

Initiation aux gestes qui sauvent en mairie : trois créneaux (10 h, 13 h 30 ou 16 h). Inscription indispensable sur paris.fr

Femmes

Après-midi Spécial écrivaine avec table à livre et lecture pour enfants de 14 h 30 à 19 h, puis Nuit des débats autour du livre *Elles ont osé* en présence de l'auteure, Nathalie Kaufmann, de 19 h à 21 h au Centre Rosa Parks, 219 bd Mac Donald.

Migrants

Soirée de soutien avec le collectif Xclus, le Réseau éducation sans frontière 19 (RSF) et la compagnie Si tu vois Adrienne. Entrée libre, le produit du chapeau sera remis à RSF 19. Au Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre, de 18 h à 22 h 30.

DIMANCHE 25 MARS

Rue aux enfants

Home sweet Mômes organise une journée d'animations pour les enfants parvis de l'église Saint-Bernard, square Said Bouziri et dans les rues Affre et Saint-Bruno, fermées à la circulation.

Crayons et pincesaux

Atelier de dessin et peinture tous niveaux organisé par Véronique Maréchal à l'Échomusée, 21 rue Cavé, de 10 à 17 h. Participation 40 €.

MERCREDI 28 MARS

Réunion publique

Les mineurs isolés dans les rues de la Goutte d'Or et La Chapelle, en mairie, salle des mariages, à 18 h 30.

SAMEDI 31 MARS

Mixité

Réunion d'information sur la mixité sociale et solidaire dans les établissements scolaires organisée à l'intention des parents par la Fédération des conseils de parents d'élèves. En mairie à 9 h.

TÉMOIGNAGE

VICTIME RÉVOLTÉE CONTRE L'INDIFFÉRENCE

Six personnes ont été agressées au couteau, le 12 février dernier, rue Marx Dormoy. Cinq d'entre elles ont été hospitalisées, sans que leur vie ait été en danger. Vous le savez sûrement, cela a fait les unes de l'actualité parisienne. Un lecteur, habitant du quartier depuis 25 ans, victime lui-même de cette agression, a souhaité nous livrer son ressenti.

J'avais tenté d'alerter le président Macron sur la situation inhumaine pour ne pas dire apocalyptique des réfugiés à Paris porte de La Chapelle quelques mois après son élection, sans succès. J'ai aujourd'hui l'honneur de faire, avec d'autres personnes, la une du *Parisien* et de *BFM* mais cette fois en tant que victime d'une agression par un jeune réfugié marocain de 17 ans, venu à Paris il y a un an d'après le rapport de police et vivant dans la détresse totale entre La Chapelle, Jaurès et Stalingrad comme des centaines d'autres abandonnés dans ces quartiers depuis des années (plus de cinq ans) par les pouvoirs publics.

Ce jeune, face à l'indifférence générale de nos gouvernants et à la violence imposée par des conditions de vie bestiales est devenu lui-même un barbare. Point besoin d'être radicalisé, selon l'expression dorénavant politiquement correcte, pour passer à l'acte : sa situation inhumaine suffit pour comprendre la haine qu'il doit ressentir et qui l'a conduit à passer à l'acte. Face à un tel traitement inhumain et indigne, moi-même dans les conditions de non-vie qui lui sont faites, j'aurais peut-être été envahi par la haine de moi et de l'humain et animé de la volonté de tuer. Sans doute, me direz-vous, j'ai le syndrome de l'otage qui compatit pour son agresseur.

Choqué mais sauf

Ce mardi 12 février, entre 23 h et minuit, ce jeune Marocain a poignardé sans mobile six personnes d'après la presse, en fait huit car deux ne se sont pas déclarées. Je suis celui qui a été touché dans le dos à proximité du rein (voir *BFM*). Heureusement après une nuit aux urgences à l'hôpital Bichat et après un scanner, il s'est avéré qu'aucun organe n'a été touché et je m'en tire vraisemblablement grâce

à son Dieu Allah avec quelques points de suture et une balafre qui, sur la plage, fera envie aux tatoués. Je n'ai jamais vécu de scène aussi violente dans tous les voyages à risques que j'ai fait même en Israël et en Palestine. Il a fallu que ce soit à quelques pas de chez moi, dans Paris et dans le 18^e arrondissement. Ce jeune qui, selon la presse, a gratuitement poignardé des civils femmes et hommes, noirs et blancs, a été qualifié de manière un peu facile comme étant sous l'empire de l'ivresse (*Le Parisien*), ce qui permet de classer l'affaire et de ranger cela dans les faits divers. Bien trop simple et pratique. Ce qui permet bien sûr de dédouaner un peu vite la responsabilité des gouvernements successifs qui se foutent de la situation des réfugiés de même que de celle des résidents du nord de Paris qui depuis six ans sont sous pression et abandonnés par les édiles républicains et les soi-disant représentants démocratiques du peuple. Pour ma part, ces responsables politiques de droite, de gauche et de LREM aujourd'hui sont aussi les complices de cette radicalisation en laissant les réfugiés crever de froid et abandonnés à leur sort dans la rue en plein Paris. Je suis furieux et j'en veux encore plus aux pouvoirs publics qu'à ce mineur qui dans sa haine s'en est pris indifféremment à tout ce qui passait. Il a aussi blessé deux jeunes Maghrébins, eux-mêmes réfugiés, qui m'ont conduit, pour me secourir, dans le café le plus proche et qui malgré leurs blessures aux bras se sont enfuis de peur d'aller à l'hôpital et d'être reconduits dans leur pays. Voilà la belle France de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme qui entretient la haine et qui ose parler d'accueil des réfugiés. •

BERNARD KALAORA

(anthropologue en colère EHSS)

UNE RUCHE SQUARE CHARLES HERMITE

Installer des ruchers dans les jardins et les cimetières Parisiens : ce projet du budget participatif a été « plébiscité par les parisiens », selon le conseil d'arrondissement.

Les insectes pollinisateurs, dont l'abeille domestique, participent pleinement à la biodiversité. En effet, la pollinisation est à l'origine de la diversité végétale et contribue ainsi au maintien de la vie sur notre planète », affirme un texte adopté par le conseil d'arrondissement. Ces abeilles sont considérées comme des « sentinelles donnant l'alerte sur les dangers qui menacent à la fois les équilibres naturels et la santé des hommes ». Elles sont donc essentielles.

Ceci dit, dans le 18^e un seul lieu a été retenu, le square Charles Hermite, et aucun des cimetières ne verra pour l'instant l'installation de ruches. Dommage, on imaginait déjà ces visiteuses allant de tombe en tombe et mettant un joyeux bourdonnement dans les allées !

Pour abeilles noires seulement

En effet, « au vu des ruches déjà installées, que ce soit par la Ville sur le domaine municipal ou par les autres acteurs publics et privés, et des ressources nectarifères existantes, il ne semble pas opportun d'accueillir de nouvelles populations d'abeilles domestiques, au risque de créer une concurrence entre celles-ci et les pollinisateurs sauvages ». Philippe Durand, adjoint au maire du 18^e chargé de l'environnement, précise que « les nouvelles ruches devront donc impérativement accueillir la seule abeille noire ». Il a aussi regretté que « le cimetière La Cha-

L'ALCOOLISME DE RUE SOUS CONTRAINTE

Un nouvel arrêté, plus restrictif que les précédents, limite la consommation et la vente d'alcool.

Les nombreuses alertes et plaintes, sous toutes formes, émanant tant des élus locaux que des associations de riverains, ont finalement provoqué une réaction du Préfet de police. La maire de Paris avait également demandé au ministre de l'Intérieur, dans un courrier du 25 octobre 2017, que « l'État prenne toute sa part dans la réponse aux besoins de sécurité des habitants du 18^e arrondissement ».

Le texte, applicable depuis le 26 janvier dernier, interdit « la consommation de boissons alcooliques sur le domaine public de 16 h à 7 h » ainsi que « la vente à emporter de boissons alcooliques du 2^e au 5^e groupes de 21 h à 8 h » dans un périmètre qui couvre presque les trois-quarts du 18^e. L'objectif est de mettre au moins un frein aux diverses nuisances récurrentes et au climat d'insécurité dus à la présence de groupes d'individus alcoolisés, en particulier aux abords d'épicerie ouverte toute la nuit. De plus, de nombreuses infractions et actes de violence sont directement liés à la consommation d'alcool sur la voie publique.

Le maire du 18^e, Éric Lejoindre, s'est déclaré très satisfait de cet arrêté, qui renforce la capacité juridique de sanctionner. En effet, le non-respect de l'interdiction de vente par les commerçants est passible de sanctions administratives pouvant aller jusqu'à la fermeture.

Mais ce nouveau texte sera-t-il mieux appliqué que les précédents, en principe tout aussi contraignants dans les quartiers où ils auraient dû être respectés ? Dans un communiqué, le Préfet de police a indiqué que les forces de l'ordre vont être mobilisées pour faire respecter ces nouvelles mesures. Même si la verbalisation ne semble pas si simple, il faut espérer que ces mesures apaiseront les tensions dans certains quartiers. •

ANNIE KATZ

Arrêté n° 2018-00057 du 23 janvier 2018 (Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris, n° 8 du 26 janvier 2018, p. 351).

pelle, derrière la cité bien nommée Valentin Abeille », qu'il avait proposé, n'ait pas été retenu. Il a enfin rappelé que « fin XIX^e, les jardins maraîchers et potagers familiaux, ainsi que les vergers fruitiers, s'accompagnaient de ruches. Le sucre était une denrée rare et chère et le miel était le sucre des classes populaires et des prolétaires. Les jardins populaires assuraient aussi les sources alimentaires traditionnelles : poulaillers, petit élevage, étables... En 1895, le célèbre préfet Lépine recense entre 1500 et 1800 ruches dans Paris. » L'urbanisation grandissante réduira les ruchers aux installations institutionnelles comme le Luxembourg ou ceux des Congrégations religieuses. On en compte maintenant 700, au bas mot, selon les chiffres de la préfecture, chaque apiculteur devant déclarer le nombre de ruches qu'il gère. •

DANIELLE FOURNIER

LE PROPRIÉTAIRE INDIGNE ENFIN SANCTIONNÉ

Le marchand de sommeil de la rue Marx Dormoy a été condamné en appel à deux ans de prison avec sursis et 500 000 € d'amendes. Une sanction sans précédent.

Deux ans de prison avec sursis, 200 000 € d'amende à titre personnel et 300 000 € au titre de sa société civile immobilière, telle est la sanction infligée en appel à Michel Zaghdoun. Une peine exemplaire. Ce propriétaire des murs d'un garage mécanique et d'un hôtel meublé aux 40/44 rue Marx Dormoy avait en effet réaménagé son espace pour y loger une soixantaine de familles dans des conditions déplorables.

L'affaire avait été découverte par le Comité Action Logement (CAL 18) en 2011. « Un locataire, menacé d'expulsion, était venu faire une demande de logement auprès de nous. En l'écoutant, on a très vite compris qu'il y avait des problèmes graves sur ce site, raconte Violette Volson, juriste et directrice du CAL. Outre les suivis individuels de chaque famille, nous avons organisé des réunions collectives sur l'insalubrité des logements et des parties communes. Ces réunions ont été très fréquentées malgré la barrière de la langue et, plus encore que l'état des logements, c'est de l'ambiance dont se plaignaient les gens. »

Le propriétaire des lieux s'était en effet installé un petit bureau donnant sur la cour et harcelait les locataires, parmi lesquels de nombreux réfugiés, les menaçant d'expulsion au moindre retard, cognant aux portes à toute heure pour réclamer un loyer exorbitant : 900 ou 1 000 € pour un taudis de 20 m², à payer cash. Une situation qui aurait duré une vingtaine d'années et qui rapportait quelques 350 000 € annuels au marchand de sommeil.

Des charges multipliées par 10

Le CAL s'est alors rapproché du service technique de l'habitat de la Ville de Paris (STH), qui avait déjà repéré certains désordres graves, comme une installation électrique hors normes, de l'humidité, des défauts de chauffage, des fenêtres ne fermant pas, des problèmes d'évacuation des eaux usées... Très vite, des arrêtés d'insalubrité furent pris par la préfecture.

Le propriétaire, n'ayant plus le droit de percevoir les loyers sur les lots concernés, pouvait en revanche continuer à toucher le montant des charges. Ce dont Michel Zaghdoun ne s'est pas privé, multipliant par 10 leur montant qui passait ainsi de 50 à 500 € mensuels. Pendant ce temps, le coriace propriétaire demandait à « son homme à tout faire », un de ses locataires, doublement victime, des travaux cache-misère visant à lever les arrêtés d'insalubrité. Parallèlement, suite à une visite de Michel Neyreneuf, adjoint au maire du 18^e en charge du logement et de l'urbanisme, la ville de Paris déclençait une procédure d'expropriation, qui permit le relogement des familles dans un temps relativement court. « Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi les arrêtés d'insalubrité ont été levés en 2013, reprend Violette Volson, même si cela n'a pas facilité notre travail judiciaire. »

Un jugement ubuesque

Le CAL, la Fondation Abbé Pierre et une dizaine de familles avaient déposé plainte en 2012. Au civil, le



Illustration de Siverine Bourguignon

tribunal d'instance du 18^e a reconnu l'insalubrité des lieux et prononcé des indemnités du préjudice subi. Au pénal, en revanche, faire reconnaître la culpabilité de M. Zaghdoun n'a pas été une mince affaire. Le parquet de Paris a très vite été saisi de l'affaire par le CAL et le STH. Mais les enquêtes et expertises ont duré deux ans et leur mission fut compliquée par les travaux déjà entrepris après l'expropriation qui avaient fait disparaître des preuves. In fine, le procureur ne retiendra que l'infraction d'« hébergement de personnes vulnérables ou dépendantes dans des conditions indignes ».

L'affaire fut renvoyée devant le tribunal correctionnel. « Là, en juin 2015, se souvient la directrice du CAL, on a eu affaire à un juge particulier qui s'est ingénié à décortiquer les deux conditions de l'infraction. À notre stupeur, il a démontré que les personnes, bien que réfugiées, assistées d'interprètes lors de l'audience, n'étaient pas vulnérables. De ce fait, nul besoin de se prononcer sur les conditions d'hébergement. Seul le locataire, également homme à tout faire, a été reconnu « dépendant de son propriétaire/employeur », mais le juge a simplement décidé qu'un habitat insalubre n'était pas indigne. » Michel Zaghdoun fut donc relaxé !

En fuite

Dire que le CAL, la Fondation Abbé Pierre et les parties civiles ont mal vécu cette séquence serait un euphémisme. Opiniâtres, ils ont donc fait appel. Après deux journées d'audience, les 27 et 28 novembre derniers, le délibéré était rendu public le 7 février. Le préjudice personnel des familles, et notamment celui des enfants, a été reconnu. En complément de la prison avec sursis et des amendes, Michel Zaghdoun a également été condamné à verser 3 000 € de dommages et intérêts par adulte et 1 500 € par enfant pour les 10 familles portées parties civiles. Le marchand de sommeil devra aussi verser 10 000 € au CAL 18, qui a accompagné les victimes, et 1 € symbolique à la Fondation Abbé Pierre.

L'homme s'est évidemment pourvu en cassation, mais l'équipe du CAL demeure plus combattive que jamais : « On est reparti pour deux ans de procédure ! M. Zaghdoun, avec son petit pactole de près de sept millions d'euros, fruit de l'expropriation, s'est retiré en Israël. Mais il a encore des biens en France et on fera tout pour faire exécuter la décision de justice », assure Violette Volson. •

BRIGITTE BATONNIER

LE CAL AU SECOURS DES MAL LOGÉS

Association créée en 2004, le Comité Actions Logement du 18^e (CAL 18) accompagne familles et particuliers dans tout problème lié à l'accès au logement : sur-occupation, indécence, insalubrité, absence de logement ou encore menaces d'expulsion. Il compte environ 600 adhérents. Le CAL a développé un partenariat important avec l'Espace Solidarité Habitat de la Fondation Abbé Pierre tant sur le plan de l'accès aux droits liés à l'habitat (ADLH), que sur celui de la lutte contre l'habitat indigne (programme SOS Taudis). D'abord composé d'une équipe de bénévoles, le comité a pu recruter une première salariée en 2010 et en compte aujourd'hui cinq, plus un jeune en service civique, une quinzaine de bénévoles ainsi qu'un réseau d'avocats spécialisés.

CAL 6 rue de la Goutte d'Or, 01 42 57 14 62

LE THÉÂTRE OUVERT QUITTE L'ARRONDISSEMENT

Le Théâtre ouvert, qui soutient depuis bientôt 50 ans la création francophone, doit prochainement fermer ses portes passage Véron.

Personne ne peut être propriétaire de l'ADN d'un théâtre, et encore moins de ses murs », disait Patrice Chéreau. La question se pose pourtant, avec la fermeture annoncée du Théâtre ouvert et la nomination de son équipe dirigeante à la tête d'un autre site, celui du Tarmac, dans le 20^e arrondissement. L'aventure avait débuté en 1971, sous l'impulsion de Lucien et Micheline Attoun, grands amateurs des « gueuloirs » au Festival d'Avignon, qui mettent en scène des auteurs inconnus. Tous deux voulaient alors créer un lieu dédié à cette approche, dans le nord de la capitale. Depuis, l'association n'a eu de cesse de proposer des écritures théâtrales françaises, qu'elles soient nées en métropole, outre-mer ou dans les pays francophones. Depuis mars 2016, l'établissement était à la recherche d'un nouveau lieu, son bail étant parvenu à échéance. « Nos locaux et tout le pâté de maisons qui se trouve autour ont été rachetés », précise Caroline Marcilhac, actuelle directrice de l'association Théâtre ouvert. Nous avons alerté les pouvoirs publics, pour trouver une solution, et assigné le propriétaire à des indemnités d'éviction. Mais il n'est pas revenu sur sa position : il attend notre départ. » Le propriétaire, qui n'est autre que la société du Moulin rouge, le cabaret voisin, n'a pas souhaité répondre à nos questions concernant l'avenir de la salle de spectacle.

Les pouvoirs publics alertés

Depuis le non renouvellement du bail, l'État, principal financeur (1 043 000 € de subventions du ministère de la Culture contre 98 000 € de la Ville de Paris), a entrepris des recherches pour trouver des solutions de relogement. « Et nous l'avons beaucoup aidé dans cette démarche, ces 18 derniers mois. Plusieurs pistes ont été creusées », a tenu à rappeler

Bruno Julliard, premier adjoint d'Anne Hidalgo, chargé de la culture, lors du Conseil de Paris. Finalement, le 31 janvier dernier, la ministre de la Culture, Françoise Nyssen, annonce que « Théâtre ouvert prendra, à compter de 2019, la suite du projet de Valérie Baran sur le site du Tarmac, dans le 20^e arrondissement de Paris ». Une nouvelle que les intéressés ont appris par voie de presse... et qui suscite de nombreuses réactions négatives. L'équipe du Tarmac amorce une résistance via une pétition en ligne sur son site, fustigeant une décision prise « unilatéralement sans dialogue ni concertation » et évoquant un lieu « sacrifié sur l'autel d'une politique gestionnaire de réduction des coûts ». Une soirée de soutien a été organisée le 12 février et une lettre ouverte, cosignée par une cinquantaine d'artistes et d'intellectuels, envoyée à Emmanuel Macron. Ils disent regretter que des notions de compétition et de concurrence s'introduisent dans le milieu culturel.

La continuité au Tarmac ?

Face au tollé, Catherine Tasca, présidente de Théâtre ouvert, a rédigé le 2 février, un communiqué dans lequel elle assure : « La décision prise par M^{me} la ministre de la Culture me satisfait pleinement car, depuis deux ans, notre association vivait sous la menace de son éviction de la cité Véron, sans aucune perspective sérieuse de relogement ». Et de préciser : « Je pense ne pas avoir à faire preuve de mon engagement à l'égard de la francophonie compte tenu de mes anciennes responsabilités et surtout de mes convictions récentes. » Optimiste, Caroline Marcilhac refuse de voir ces bouleversements comme une fin. « Ces 47 dernières années, nous n'avons eu de cesse de promouvoir les écritures francophones et de nous engager auprès des nouvelles générations d'écrivains. Nous espérons que cet engagement va se pérenniser et se développer au Tarmac. Ce n'est pas incompatible. D'ailleurs, le dernier auteur que nous avons représenté, Hakim Bah, prépare actuellement un spectacle au Tarmac ! » Et de conclure : « On n'abandonne rien. » •

CHARLINE VERGNE

O'TACOS A BAISSÉ LE RIDEAU DE FER



« On n'est pas des esclaves » grondent les grévistes.

Les employés du fast-food sont en grève contre un patron voyou.

Le 13 février, le rideau de fer de l'enseigne O'Tacos était baissé au 56 boulevard de Clichy, mais les employés ne baissent pas pour autant les bras ! Ils étaient en grève depuis le 9 février après des mois à « attendre leur salaire et subir les brimades du gérant ». La restauration est souvent considérée comme l'un des pires secteurs pour les conditions de travail et ce n'est pas le premier conflit à toucher une chaîne pratiquant la franchise.

Ici, les caissier-ère-s et cuisinier-ère-s dénoncent les méthodes de leur patron : périodes d'essai non rémunérées de plusieurs semaines baptisées « stages », paiement aléatoire des salaires, absence de congés payés, de fiches de paye, non-rémunération des heures supplémentaires... la liste des infractions au droit du travail est longue ! « On n'est pas des esclaves », grondent les grévistes, qui ont reçu de nombreux soutiens des passants et voisins. Soutien qui avait déjà motivé, il y a un mois, deux salariés à prendre contact avec le syndicat Sud pour « réunir les informations prouvant les irrégularités ».

Violences et tricheries

Mais il y a pire : des violences physiques sont attestées, certains dénoncent des « pratiques sexistes », voire « des attouchements ». On apprendra aussi que ce gérant « laisse une ardoise de 57 000 € de loyers non payés » et qu'il était spécialiste en fausses déclarations : par exemple ne déclarer que quatre employés quand il y en avait plus de 20 ! Son « intention de frauder » est caractérisée, et c'est ce qui a aussi motivé la réaction de la direction de la chaîne. Après avoir mené son enquête, celle-ci a annoncé que « face à la gravité des faits, les salariés ont tout notre appui » et elle a « retiré [au gérant] sa franchise de Pigalle ainsi que celle de Montreuil ».

La détermination est forte

Mais les 23 « salarié-e-s » « partis à 23 vont finir à 23 » : ils refusent tous de retravailler avec leur ancien patron. À la suite d'une énième discussion avec les employés, et les syndicalistes, nous avons vu celui-ci donner deux chèques d'un montant total de 20 000 € pour paiement des salaires de janvier en échange de la fin de l'occupation. Aux dernières nouvelles, l'inspection du travail s'est saisie du dossier. L'affaire ne devrait pas s'arrêter là. •

DANIELLE FOURNIER

ÇA BOUILLONNE À PIGALLE

Tout le monde en parle : après plusieurs mois de travaux, l'ex-Indiana Café du 22 boulevard de Clichy a laissé place au Bouillon Pigalle. Au rez-de-chaussée de cet établissement de 300 places, filent de longues tablées et des « mange-debout » (tables dressées le long de la vitrine) agrémentés de tabourets sur lesquels on se perche pour admirer la place ; au premier étage, la salle est prolongée par une terrasse couverte, à pratiquer plutôt en été. L'aménagement intérieur ainsi que la carte lorgnent du côté des brasseries du XIX^e siècle, du type Chartier, où l'on venait souper après le spectacle. Banquettes en moleskine rouge, nappes en papier, assiettes en faïence blanche à liseré rouge et couverts façon argenterie pour le décor. Plats familiaux tenant au corps ou cuisine bourgeoise dans les assiettes. La bonne surprise ici, c'est la qualité et les tarifs : os à moelle (3,90 €), œuf mayo (1,90 €), soupe de pain au fromage (3,20 €) ; tête de veau (11 €), agneau de 7 heures (9,80 €), bœuf

bourguignon (9,80 €), brandade de morue (9,20 €) ; profiterole (4,50 €), riz au lait (2,80 €), clafoutis aux pruneaux (3 €). Petits prix également du côté des vins, où un Côtes de Gascogne blanc voisine avec un Gamay ou un Côtes du Luberon pour 2,90 € le quart et 5,90 € le demi.

Le hic, c'est le succès – et donc le temps d'attente à l'entrée – remporté par cet établissement qui comble un manque à Pigalle, voire à Paris. Une brasserie sans chichis, et surtout très bon marché, où se retrouver en famille avec enfants, entre amis ou tout seul – les grandes tablées favorisant le contact. Une astuce pour éviter une longue file d'attente : arriver pour déjeuner avant 12 h 30, et le soir avant 19 h 30. •

ANNE FARAGO

Bouillon Pigalle, 22 boulevard de Clichy. Tous les jours de midi à minuit, service continu, sans réservation.



TEXTILES MAYAS SUR LES HAUTEURS DE LA BUTTE

Comme la musique ou la céramique, le tissage est un langage, très profond, très ancien. » Ainsi parle Véronique, initiatrice et âme du projet qui a conduit à l'ouverture, en décembre 2017, d'une très jolie boutique à Montmartre. Après avoir étudié à la manufacture des Gobelins, elle a reçu une bourse pour se former au tissage au Chiapas. Elle a rencontré là-bas des tisserandes au savoir-faire exceptionnel: ces femmes réalisent des pièces uniques, entièrement à la main, sur des métiers à tisser mayas: des métiers à ceinture qui demandent une grande dextérité. Ce savoir ancestral est sauvegardé et développé par 150 artisanes regroupées au sein d'une coopé-



La fine équipe d'El Camino. De gauche à droite : Véronique, présidente de l'association, et les deux vendeuses Lison et Agathe.

native. Issues de cinq communautés villageoises, elles peuvent faire vivre leur famille grâce au produit de leurs ventes. Et ce sont elles qui décident des prix. Car cette entreprise associative et la bou-

tique parisienne sont basées sur un projet solidaire et éthique: former, valoriser et transmettre cet art du tissage bien particulier, mais aussi contribuer à l'amélioration des conditions de vie des tisserandes.

De fait, il s'agit plus d'art textile que d'artisanat. Les designers françaises et les tisserandes sont en dialogue permanent pour élaborer ensemble toute la collection et travailler sur les couleurs. Au final, les motifs traditionnels sont revisités et cela donne des pièces d'une grande qualité de tissage et esthétiquement très réussies: petits sacs, bavoirs, torchons aussi bien que des coussins ou des pièces plus importantes illuminent l'angle de la rue Durantin. •

DANIELLE FOURNIER

El Camino de los altos, 19 rue Durantin.

SIMPLON

THE VINCENT TIMES, LE MEILLEUR JOURNAL DE COLLÈGE

Le journal du collège Saint-Vincent a été élu meilleur journal de collège de France en 2017. En trois ans d'existence, il a permis aux élèves de développer esprit critique et confiance en eux.

Un ton authentique, des sujets diversifiés, un dossier thématique traité avec beaucoup de sérieux, un journal bien organisé avec une maquette très sympa ! » Le jury de Mediatiks n'a pas ménagé ses compliments sur *The Vincent Times*, le journal des élèves du collège Saint-Vincent, rue Championnet, en lui décernant le premier prix. Un de plus après celui du meilleur journal de collège de l'académie de Paris et celui de la meilleure couverture.

À l'initiative de ce projet scolaire, Marine Cocault-Duverger, professeure de français, et Camille Tabelaing, professeure de mathématiques, s'investissent beaucoup, bénévolement. Pour créer *The Vincent Times*, à la rentrée 2015, les deux femmes ont d'abord fait appel à des amis journalistes. Ils ont donné aux élèves des pistes pour trouver des sujets, croiser les sources. Depuis, une vingtaine d'entre eux participent à ce semestriel: articles, photos et illustrations, sauf la mise en page et la relecture qui sont assurées par les professeures. Les ateliers ont lieu le mercredi après-midi, une semaine sur deux.

Encourager l'expression

Chaque numéro, qui coûte 1 €, rend compte des activités du collège. Il permet surtout aux élèves de s'exprimer dans plusieurs grandes rubriques: analyse, actualité, les sorties du collège, dossier et divertissement. « On propose un thème principal. Ce sont souvent les 3^e et les 4^e qui s'en chargent. Il faut que ça puisse concerner tout le monde. Ensuite on essaie de trouver des idées d'articles qu'on répartit », explique Tinael.

Les professeures ont remarqué qu'il y avait beaucoup de copiés-collés. « Les élèves ont l'impression que l'article dit si bien les choses qu'il n'y a pas de raison de réécrire, raconte Camille Tabelaing. On leur demande donc de faire des recherches, de lire puis de faire un résumé. Le but, c'est qu'ils donnent leur regard sur l'actualité. » Beaucoup confient avoir repris confiance en eux et avoir progressé en expression écrite.



La joyeuse rédaction du prochain numéro de *The Vincent Times* avec ses professeures, Camille Tabelaing et Marine Cocault-Duverger.

Un exemple: dans la rubrique divertissement, le jeu très attendu du « prof mystère »: deux journalistes en herbe rédigent de petites questions posées à ce prof mystère; celui-ci y répond et fournit deux photos de lui enfant. Le jeu anime la cour de récréation durant plusieurs jours, le temps de démasquer l'enseignant en question.

Petits et grands ensemble

Le journal accueille les élèves de la 6^e à la 3^e. Un mélange très enrichissant selon Marine Cocault-Duverger: « L'élève de 6^e va apporter beaucoup de spontanéité, de vie, de petites remarques un peu humoristiques et l'élève de 3^e est souvent raisonnable, creuse un peu plus au fond, donc ça fait souvent de bons binômes. Je pense que le journal a soudé le collège:

lorsqu'il paraît, on voit tous les enfants en train de le lire dans la cour, c'est juste génial ! »

Mais les deux enseignantes, après trois ans d'engagement, cherchent désormais à passer la main. Si aucun collègue ne prend la suite, le journal risque de disparaître. « Moi, j'aimerais bien continuer ! J'y ai participé qu'une seule année... Pourquoi vous arrêtez ? » questionne tristement Pierre, élève de 6^e. « Ce serait sympa que de nouveaux professeurs prennent la relève, ça pourrait permettre d'avoir de nouvelles idées », implore Emilien, présent depuis les débuts du journal. C'est donc avec un pincement au cœur que l'équipe travaille sur le numéro 6 qui, même s'il s'annonce comme le dernier, promet d'être « impertinent ». •

SAMUEL CINCINNATUS

AU COMPTOIR DES CINÉPHILES

Chaque mois, le Louxor organise un quizz-cinéma sur un thème donné. Une longue soirée de bonne humeur pour amateurs de 7^{ème} art.

Première question : qu'est-ce qu'un quizz ? D'une « étymologie incertaine », selon Wikipedia, l'anglais « to quiz » signifie poser une colle, participer à un grand oral. Un jeu, en somme, destiné à tester les connaissances de culture générale. Le Louxor a décidé de l'adapter en version cinématographique. Alors, à raison d'une trentaine de films par an depuis qu'on séchait les cours pour aller voir *Le Voleur de bicyclette*, *Les 400 coups* ou *Apocalypse Now*, on se croit déjà cinéphile... Prétentieux ! Ce quizz, imaginé par Emmanuel Papillon, le directeur de la salle, est centré, chaque fois, sur un thème aléatoire : le sable, la moustache, la neige, le théâtre... Ce jour-là, c'était :

l'alcool dans le cinéma. Je ne suis pas seul ; plus de 80 personnes se pressent dans le bar du troisième étage.

Deux anciens de la Femis (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son), Thomas Choury et Kevin Jardel, ont sélectionné 18 extraits : trois questions par film et six films par round, suivi d'un interlude au comptoir (jus de fruits, thé, café, charcuteries, voire bières et vins) et trois rounds soigneusement notés par les animateurs.

Rires et chuchotements

Les participants se regroupent par équipes de 3, 4, 6, n'importe. Je me range prudemment aux côtés d'un jeune trio en PVC – Pablo, Victor et Clément – qui m'a paru de bon aloi. Douze équipes se concentrent sur leur questionnaire encore vierge, puis sur l'écran. Silence, les portables sont interdits, chuchotements entre co-équipiers, cri soudain de l'un qui a trouvé ou *fake news* pour tromper l'adversaire, genre « *Corée du Sud, 1953!* » pour un film visiblement québécois de 2004, rires, désaccord, « *Non ! j'te dis qu'est pas ça...* ».

Fastoche ! Le premier film n'est autre que *Les Tontons flingueurs*, rediffusé au moins trois fois par an à la télé. Oui, mais de qui ? Un nom qui se finit en er... On l'a sur le bout de la langue... Rohmer, non, Yves Robert, Bertrand Blier ? « *Non, son père joue dedans, mais lui n'était pas né!* » Langue au chat ? C'était Georges Lautner ! Un demi-point seulement. « *Trois villes sont citées dans cette scène de beuverie. Lesquelles ?* » Alors là, attention auditive, Nantes, Saïgon, Montréal, deux points. Troisième question pour trois points, attention visuelle : « *Quel acteur porte des lunettes ?* » Francis Blanche, à l'unanimité, soit 5,5 points sur 6. Merci les Tontons !

Ça se complique avec *Le Goût du saké*, japonais certes, mais encore ? Heureusement, Pablo connaît toute l'œuvre de Yasuhiro Ozu. Victor a revu récemment *Les Aventuriers de l'Arche perdue*

de Steven Spielberg et Clément a vu *The Housemaid* d'Im Sang-Soo, sauf qu'il n'a pas remarqué le nom de la marque du whisky servi au héros. Moi je suis surtout spectateur. Ah, si ! *Affreux, sales et méchants*, c'est tout moi, sauf le nom du réalisateur, Ettore Scola. En 1976, mes copains n'étaient pas nés. Je me débrouille aussi dans *La Guerre des boutons*, mais de là à savoir que le gosse qui joue P'tit Gibus est le petit-fils du grand peintre et photographe Jacques-Henri Lartigue et que l'histoire est tirée d'un roman publié en 1912, c'est moi qui n'étais pas né.

Peut mieux faire

Un film chinois de Liu Chia-Liang ? Je passe. Ah ! *Astérix chez les Bretons* ! Mais qui est le réalisateur ? Vous ne savez pas non plus ? Pino Van Lamsweerde, voyons ! Bref, au terme du premier round, notre équipe se classe 8^e sur 12. On se dit qu'on ne peut que mieux faire. D'ailleurs, au 2^e round, nous sommes 3^e *ex-aequo*. Mais patatras ! Aucun des films qui passaient la semaine dernière au cinoche du quartier ! Le reproche gronde, mais pour de rire. La première équipe ne gagne rien. Seule la dernière, dans ce quizz infernal de plus de trois heures, gagne un faux seau à champagne. Que des films pas possibles ensuite. Pourtant, on peut le dire maintenant l'un de nous avait révisé le thème. Sérieux, il avait consigné une petite filmographie dans son agenda. Mais il n'a pas triché pendant l'épreuve, je le jure sur la tête des frères Lumière ! Et je ne dirai pas son nom, d'autant que, pour d'évidentes raisons de sécurité en vue des prochains quizz, les prénoms ont bien évidemment été changés... •

JEAN-LOUIS SAUX

Le Louxor, 170 boulevard de Magenta (10^e), métro Barbès. Réservation obligatoire mais entrée libre. Prochain rendez-vous le 23 mars à 19 h 30. Plus de renseignements sur cinemalouxor.fr

L'ENDROIT DE LA MAILLE

Les fans de travaux manuels se retrouvent pour crocheter ensemble, guidés par deux spécialistes.

Carole et Nathalie, les deux créatrices de Cité maille (voir notre numéro 237) ont quitté L'Archipel, place Clichy, à la suite de la fermeture du lieu. Elles exercent maintenant leur talent de crocheteuses au Centre FGO-Barbara. Le public a changé mais, toujours soucieuses de tisser des liens comme à L'Archipel, elles y accueillent un samedi sur deux ceux et celles, toutes générations confondues (enfants à partir de 6 ans), qui veulent s'initier aux joies du crochet ou se perfectionner.

On peut venir avec son propre projet ou choisir de réaliser celui que Carole et Nathalie proposent : un mignon cactus en 3D, des étoiles pour Noël, une jolie pochette ou une paire de mitaines.

Les deux animatrices, attentives, montrent les différents points, comment augmenter, diminuer ou aident à démarrer un ouvrage en rond

et maille après maille, l'ouvrage prend forme. L'ambiance est studieuse, concentrée, chacun compte ses rangs et ses mailles.

Le crochet est une activité immédiatement gratifiante, on apprend rapidement les points de base et en jouant avec les couleurs, les matières (laine, coton, plastique), on obtient très vite de beaux résultats. Et pour les pannes de créativité, on pioche dans les sites et les blogs sur internet, qui en regorge. Par exemple Pinterest, La Mecque des activités artistiques et manuelles où Nathalie et Carole puisent une partie de leur inspiration et où vous trouverez également leurs créations. L'adhésion à l'association coûte 10 € ; les ateliers de deux heures sont au même prix ; laines et cotons sont fournis ; et chacun repart avec sa création. Ne manquez pas les prochains rendez-vous : 24 mars, 7 avril, 5 et 26 mai, 9 et 23 juin. •

SYLVIE CHATELIN

Centre FGO-Barbara, 1 rue Fleury, citemaille@gmail.com, [facebook.com/citemaille](https://www.facebook.com/citemaille)

CHÂTEAU-ROUGE PIÉTONNIER

Mieux vaut tard que jamais ! La mairie a annoncé fin février la piétonisation, dès le 10 mars, de plusieurs rues du quartier Dejean tous les samedis entre 10 h et 18 h. Seuls les véhicules d'urgence, les taxis et les riverains (sur présentation d'un justificatif) pourront encore les emprunter. Sont concernées les rues Dejean, Poulet, Poissonniers, Panama et Suez dans leur portion à l'intérieur d'un quadrilatère formé par le boulevard Barbès et les rues Myrha, Léon et Doudeauville. La circulation y est particulièrement dense le samedi en raison de l'affluence de clients venant de loin pour les commerces exotiques. Et les trottoirs encombrés par les vendeurs à la sauvette... qui pourront désormais se répandre aussi sur la chaussée ! •

MARIE-ODILE FARGIER

GOGOL PREMIER, VAMPIRE PUNK ET VÉGÉTARIEN

Le chanteur précurseur du punk français habite la Goutte d'Or depuis les années 1980. Il sort son 13^e album et vient d'entamer sa tournée.

Dans une cave rue Polonceau, ou plutôt un capharnaüm, on se faufile entre les collections de micros, des amplis, des cercueils, un squelette humain pendu au plafond, un gong ou encore ce robot géant de deux mètres de haut. « C'est mon Gogoldorak », précise, hilare, le maître du lieu, « et tout le reste, ce sont mes décors de scène que je stocke ici ». Bienvenue au studio Vampire Gogol 1^{er}, vétéran du punk des années 1980, qui vient de signer son 13^e album.

À 60 ans passés, M. Gogol reste tel qu'en lui-même : un artiste désinvolte et décontracté qui joue avec facétie de son image gothique, intégralement vêtu de noir, le visage fardé de blanc et des veinules dessinées sur son crâne rasé. Le visage amène et les yeux rieurs, il a conservé l'énergie et la tendresse de ses premières années lorsqu'il imposa, « six mois avant le premier disque de Bérurier noir », le mouvement punk en France. « Mon premier album est devenu disque d'or avec les années; on dit souvent qu'avec le temps tout s'en va, mais c'est peut-être le contraire. » Notre homme se fait philosophe, version déconneur.

Punk gothique à la Goutte d'Or

Voici plus de 30 ans qu'il réside à la Goutte d'Or, un quartier choisi au départ pour des raisons financières. Marié, père d'une fille de 22 ans et d'un fils de 15 ans, ce Parisien de naissance – originaire du 14^e – ne voit à présent aucune raison de déménager. « C'est un quartier très sympa mais qui véhicule beaucoup de mythes », continue-t-il. Ici, il apprécie particulièrement la présence des artistes. « J'étais voisin d'Alain Bashung; alors qu'il était déjà malade, je lui avais proposé des chansons. Mais il nous a quittés trop tôt, et j'ai repris ces morceaux dans mon répertoire. »

« La jeunesse, c'est dans la tête », assure-t-il, attablé à La Chope où il commande un Perrier. On est loin du mythe destroy façon Sex Pistols. « Mais moi je n'ai jamais été No future! », martèle-t-il. Ce serait même le contraire, l'homme ne boit plus, ne fume plus, il pratique le yoga... En fait, Gogol 1^{er}, Jacques Dezandre à l'état civil, offre un mélange étonnant d'énergie juvénile et de discours d'un homme de son âge et de son temps. Comme s'il était dans *Psychologie Magazine*, il parle de lâcher prise, massage, bien-être; il est végétarien en réaction au mauvais traitement des bêtes à viande et s'élève contre la corrida dans un titre de *Médium*, son dernier album. « Je ne crois pas à une révolution générale, la mienne est personnelle. » Mais il n'en oublie pas pour autant le collectif, comme lors de ses prises de parole pour défendre les droits des artistes, ou, à l'oc-



© Tessa Chéry

casion, pour laisser transpirer son amour intact pour l'anarchie : « Je me méfie beaucoup des mots qui se terminent en -isme, on a déjà beaucoup donné au siècle passé ».

Provoc et loufoque

Gogol 1^{er} aime les agitateurs, la provocation. Son modèle d'homme serait plutôt le professeur Choron, qu'il a connu dans sa vingtaine alors qu'il tenait la chronique rock à *Hara-Kiri*. « Ce type avait des couilles, quand la une célèbre "Bal tragique à Colombey" a été censurée, le mec la ressort dans le numéro d'après, mais en page 2! », s'enthousiasme-t-il. « Choron et les autres ont bercé ma jeunesse, ce sont eux qui ont préparé mai 1968. »

Aujourd'hui, Jacques Dezandre est heureux de retrouver la scène, « ce moment d'union sensuelle avec le public ». Après ses concerts au Zèbre de Belleville fin février, il est reparti sur les routes pour combler un public fidèle et friand de ses morceaux où se mêlent rock français de bonne tenue et mise en scène loufoque et comique. La scène est son véritable moteur, car notre homme est un amoureux des gens et de la vie en général. « Mon titre le plus célèbre, J'encule, était une chanson d'amour, je crois que l'amour est la seule chose dont on ne puisse se passer. » Gogol 1^{er} a la tête et le cœur sur les épaules. Il a raison : l'âge, c'est dans la tête. ●

STÉPHANE BARDINET

QUAND CLIGNANCOURT RIME AVEC AMOUR!

Deux jeunes reporters du collectif La Sierra Prod parlent d'amour avec les habitants.

Amours naissantes, amours déçues, amours violentes, amours rêvées... il y a tout ça et bien plus encore dans les histoires d'amour vécues et racontées par des habitants de la porte de Clignancourt dans quatre petits films extras. Ils sont l'œuvre de deux jeunes reporters, Léa Minot et Sandra Lefevre, du collectif La Sierra Prod, dans le cadre du projet Fenêtre sur Clignancourt. Quatre films pour quatre étapes : *La rencontre*, *Fantômes*, *Dans la villa des Tulipes* et *Fin de l'histoire*.

Au travers des rencontres avec des jeunes ou des moins jeunes qui ont bien voulu témoigner, on « inventorie ainsi le patrimoine amoureux », comme le rapporte Léa. Les témoignages sont émouvants et parfois poignants. Florian, dont la belle rencontre avec Fabiola est narrée dans le premier film, s'exclame en visionnant l'épisode : « Ça me touche, ça fait plaisir de partager son bonheur. » Bonheur qui se prolonge puisque les deux jeunes vont bientôt se marier. Chaque film est superbement illustré par Yaya Tashk.

Enfants, ados et professionnels

Cette belle initiative n'aurait pu exister sans le soutien du collectif La Sierra Prod. S'intéressant au renouvellement urbain du quartier de la porte Montmartre, cette association, créée il y a 10 ans par la réalisatrice de documentaires Joëlle Concol, a

souhaité lutter contre l'isolement social, culturel et éducatif que trop souvent la ville engendre. Ainsi, le collectif initie et accompagne la création d'œuvres collectives, audiovisuelles ou musicales réalisées par des habitants du quartier.

« Chaque année, 30 à 40 ateliers, encadrés par des professionnels, sont ainsi menés avec des jeunes enfants de l'école Dorléac, des adolescents du collège Berlioz ou du lycée Rabelais, et ils donnent lieu ensuite à des restitutions publiques », explique Sophie, directrice du collectif. Les amateurs du quartier peuvent aussi venir dans les locaux pour réaliser une œuvre libre, grâce au matériel professionnel mis à leur disposition. Le projet Fenêtre sur Clignancourt est financé notamment par la Ville, la préfecture dans le cadre de la RATP. Mais la diminution des emplois aidés, qui touche beaucoup d'associations dans notre arrondissement (cf. notre numéro 254), vient grever le nombre des encadrants du collectif. « De trois contrats aidés, on va passer à un en octobre », déplore Sophie.

Amours à Clignancourt ou encore *Cartes sur table* sont accessibles en ligne ! Et notez bien la date du 23 juin 2018 : la Sierra Prod va fêter ses 10 ans et ce sera l'occasion pour tous de mieux comprendre le travail de lien social entrepris avec les habitants de la porte de Clignancourt. •

MARYSE LE BRAS

www.lasierraproduct.com ou <http://fenetresurclignancourt.fr>
La Sierra Prod, 20 rue Flammarion.

UN EMPLOI SAUVÉ À LA MAISON VERTE

Le 18^e du Mois a déjà évoqué dans ses colonnes l'impact des suppressions massives de contrats aidés sur les associations du 18^e. Le cas de La Maison verte était alarmant puisque le non-renouvellement du contrat unique d'insertion (CUI) de Sara risquait de mettre fin à l'accueil social, cœur de l'activité de l'association. Mais en décembre, de multiples échanges entre l'association et Pôle emploi ont finalement permis d'obtenir le renouvellement de ce contrat pour six mois. Sara ayant entre-temps décidé de voguer vers d'autres aventures professionnelles, l'association a déposé une nouvelle demande de CUI. Demande acceptée ! Alice, qui connaît déjà bien La Maison verte, occupe désormais le poste ô combien nécessaire de coordinatrice de l'accueil social.

La bonne nouvelle est le maintien de cette activité essentielle. Le bémol, c'est un contrat de six mois, seulement ; le poste reste donc suspendu aux futures demandes de renouvellement. Enfin le problème de fond évoqué dans notre dossier (lire notre numéro 254) demeure, car les emplois aidés utilisés – faute de mieux – pour des postes d'accompagnement social qui nécessitent des compétences spécifiques et une forte implication, ne sont pas la solution adéquate. Comme le note Muriel Menanteau, directrice de La Maison verte, « le problème des modèles économiques associatifs reste posé ». •

HAJER KHADER BIZRI

DE CHEZ SALAH, ON SORT PLUS BEAU ET PLUS SEREIN

Au salon de coiffure Zegouat, au 29 rue Montcalm, on vient pour une coupe à 10 €, mais pas uniquement. Un joli petit canari jaune vous y accueille, virevoltant et chantant agréablement autour des clients. Salah Stambouli, le coiffeur et « papa » de Cuit-cuit, précise qu'un oiseau en liberté voit son espérance de vie multipliée par 4. Vitaminé, bien nourri au miel et à l'huile d'olive, le serin vit déjà dans la boutique depuis 3 ans. Un jour un médecin a même voulu l'acheter, sans succès, pour détendre ses patients. Chez Salah, c'est un enchantement, affirment les clients, on en sort un peu plus beau et un peu plus serein !



« J'EN AI PLEIN L'SAC À VIDANGE DU RATATOUILLEMENT GÉNÉRAL... »

CatMat, Tania, Aïcha, Virginie... un samedi par mois, la bande du Slam ô féminin anime Le Petit Ney. Ateliers d'écriture, spectacle, scène ouverte, depuis 15 ans elles font claquer les mots.

Virginie a longtemps slamé la nuit dans son lit. « Les idées surgissent quand je suis à demi endormie. J'ai d'abord écrit sur du papier, des carnets de notes. J'ai fini par utiliser mon téléphone portable – plus simple et plus rapide – pour rédiger sur des mémos. J'ai un paquet de textes. » L'envie lui est venue après son « émancipation » (son divorce) de 30 ans de vie commune. « J'ai voulu me remettre au théâtre que j'avais pratiqué entre 18 et 22 ans, explique celle qui exerce comme professeur documentaliste. Faute de place, je me suis tournée vers le stand-up, qui est à la fois un travail de one-man-show et d'écriture, beaucoup basé sur l'humour. C'était difficile. Puis j'ai croisé CatMat, la coordinatrice de Slam ô féminin dont je fais aujourd'hui partie. »

Le chef qui nous emmerde

Le collectif est présent chaque mois au Petit Ney, où il anime un atelier, une scène ouverte et invite parfois d'autres artistes. « C'est la seule scène parisienne de slam animée par des femmes. Il est important que leur voix se fasse entendre, souligne CatMat, qui a longtemps animé des projets socioculturels. Nous sommes dans une société où on encourage la prise de parole des hommes mais pas celle des femmes. » Pas besoin de compétences particulières pour se lancer. « À la différence du rap où il y a de la musique et une scansion particulière, chacun écrit et dit ce qu'il veut, insiste la responsable. Le principe de la scène ouverte est que chacun dans la salle peut venir et prendre le micro pendant deux ou trois minutes. » Il y a de tout, des coups de cœur, des coups de

gueule sur « le ratatouillage général qui nous bouillonne en mode carcéral », écrit cetteoureuse du verbe. Des mots sur « la peur de mourir, les étoiles, le chef à côté qui nous emmerde... ». Un atelier d'écriture est organisé, de 17 h à 19 h, avant la scène. L'accès est gratuit, on y travaille des textes et aussi l'interprétation.

Slam Égalité

Le collectif est né il y a 15 ans, « par hasard. En 2003, Christina Lopez, présidente du café culturel Art et rencontre à Saint-Denis, a invité des slameuses, dont je faisais partie, à organiser une soirée réservée aux femmes à l'occasion du Printemps des poètes et de la Journée des femmes, raconte CatMat. Nous étions une douzaine à écrire un spectacle. La mairie de Saint-Denis nous a donné de l'argent pour éditer un recueil. » L'expérience est une réussite. Le petit groupe se constitue en association pour poursuivre ses activités. Aujourd'hui, il se compose de cinq slameuses et d'une pianiste, auxquelles se joignent régulièrement de nouvelles recrues. « Le groupe est ouvert, poursuit la coordinatrice de Slam ô féminin. Nous avons travaillé avec des figures comme Gérard Mendy ou Zeor. Les hommes peuvent également participer à l'atelier et monter sur la scène du Petit Ney. »

Le slam, c'est aussi ça : des rencontres. « Les gens viennent trouver du contact, de l'émotion, du partage. Surtout dans les grandes villes », note Tania, qui a rejoint Slam ô féminin il y a trois ans et participé à La Vénus empêchée, un spectacle autour de la parole et du corps des femmes joué au off d'Avignon l'été dernier.

Pas de kéké

L'échange est l'essence même de cet art pour CatMat. « Il ne s'agit pas seulement d'écrire et de venir sur scène. Le but est aussi de donner envie au public de participer. C'est un des seuls arts où on n'est pas obligé de faire le kéké et où on tend la main aux autres. » Un principe que le collectif a mis en application au

NUE

J'irai nue dans la rue
Aujourd'hui c'est décidé
J'irai nue dans la rue
Nue sans bébé à pousser
Nue sans enfants à tirer
Nue sans caddie à traîner
Nue sans mari à mon bras
Nue
J'irai nue dans la rue
Sans rouge à lèvres ni vernis
Sans vêtements ni chaussures
Sans mobile ni sac à main
Sans trousseau d'clés et tout l'tintouin
Nue complètement nue.

Nue dans la rue
Je m'assierai à une terrasse de café
Et je commanderai un verre de vin
J'étalerai mes jambes devant moi
Et je regarderai passer les gens
Je dévisagerai les passants
Je détaillerai les femmes
Je déshabillerai les hommes
Dans mes yeux
Dans ma bouche
plaisir soif ivresse
Ivresse d'être nue
Nue dans la rue
Nue a une terrasse de café
Nue avec un verre de vin
Juste moi et un verre de vin
Juste moi juste vous
Juste moi et vous pour compagnie.

VIRGINIE

travers de projets pédagogiques, menés régulièrement dans des collèges, des lycées, des quartiers de la ville. L'atelier « Slam égalité » incite les plus jeunes à écrire sur l'égalité filles-garçons, « L'Islam de la colère » traite de la violence. « La langue n'est pas qu'un savoir dispensé à l'école, c'est ce qui me permet de partager avec les autres, de redonner du sens aux choses, observe CatMat. Les gens en maîtrisent bien mieux les codes qu'ils ne le pensent. » •

ANNE THIRIET

Prochaine soirée, samedi 31 mars, Le Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre, 0142620000.

VOUS VOULEZ NOUS SOUTENIR ? ABONNEZ-VOUS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :50€
- Abonnement d'un an à l'étranger :31€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18€
- J'adhère pour 2 ans :36€
- Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois, 76 rue Marcadet, 75018 Paris - Courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

AU FIL DE LA RUE CONSTANCE

Poursuivant notre promenade sur la Butte, entamée dans le numéro 257, nous passons tout naturellement de la rue Cauchois à la rue Constance, sa « jumelle ».

Quand elle était rattachée à la commune de Montmartre, la rue Constance s'appelait rue Sainte-Marie-Blanche. L'auteur des chroniques *Montmartre secret* suggère, non sans perspicacité, sur son site internet, que le qualificatif Blanche (proche de la barrière Blanche) aurait été ajouté au nom de la rue pour la distinguer de la rue Sainte-Marie (aujourd'hui Paul Albert) située à l'est de la Butte.

Dans son *Nouveau dictionnaire historique de Paris* de 1904, Gustave Pessard indique qu'elle a pris son nom actuel en 1867 (quelques années après son classement dans la voirie parisienne en 1863), sur « le désir du propriétaire ». Étrange formule. Nous écrivions dans notre précédent article sur la rue Cauchois que Constance était la fille d'un certain M. Doré, propriétaire du terrain. C'est une erreur résultant d'une confusion avec l'avenue Constance qui se trouve dans le 13^e, non loin de la Salpêtrière. Mea Culpa. Alors ? S'agit-il du nom de son épouse, d'une amie, d'une amante ? Le mystère reste entier. Mais nous n'avons pas dit notre dernier mot...

Commençons par l'impasse, à gauche de la rue Cauchois. Elle a été tour à tour impasse Constance, puis passage Sainte-Marie, impasse Sainte-Marie-Blanche enfin, signe de son émancipation de la rue à laquelle elle appartenait, impasse Marie-Blanche, depuis le 10 novembre 1873.

Des serres extraordinaires

Tout au fond, au numéro 7, la magnifique maison Eymonau retient notre attention. Elle a remplacé l'hôtel de l'Escalopier construit en 1835 pour le compte de l'historien et collectionneur Charles de l'Escalopier, probable descendant d'une grande famille de Vérone, réfugiée en France, les Della Scala, dont la noblesse est attestée depuis le XII^e siècle. Cet hôtel constituait l'un des plus beaux fleurons du style troubadour dont raffolait la bonne société du règne de Louis Philippe : corps de bâtiment massif, tour ronde crénelée et tourelle à clochetons d'un gothique finement ciselé. Il possédait un magnifique jardin qui descendait en pente douce vers la barrière Blanche, une riche bibliothèque, une salle de gymnase bien équipée et des serres tout à fait extraordinaires. *L'annuaire de Paris et de ses environs*, de Leblanc de Ferrière, les décrit ainsi : « Ornées de roches et de bassins elles sont chauffées à la vapeur et renferment une collection remarquable de végétaux à propriétés historiques, les plus rares et les plus précieuses. On y entre par le salon dont la glace sans tain au-dessus de la cheminée offre une vue sur ces serres au centre desquelles un pavillon, de vingt-huit pieds de haut avec des colonnes ornées de chapiteaux dorés, est consacré à la culture des bananiers. Les serres contiennent des bambous, des papayers, des arbres à pain, des cocotiers ; tous ces arbres sont en pleine terre. Dans la quatrième serre se trouvent les plantes qui exigent le plus de chaleur : orchidées, bois de santal, muscadier, cacaoyer, copayer, mangoustancier, mancenillier, vanille. »

L'HÔTEL DE
L'ESCALOPIER
CONSTITUAIT L'UN DES
PLUS BEAUX FLEURONS
DU STYLE TROUBADOUR
DONT RAFFOLAIT LA
BONNE SOCIÉTÉ SOUS
LOUIS-PHILIPPE.

L'hôtel fut vendu et démolit en 1882. Une maison de style néo-gothique, en vogue à la fin du XIX^e siècle, lui a succédé, appelée parfois « Castel Eymonau ». Construite entre 1892 et 1897 par l'architecte Joseph-Charles Guirard de Montarnal pour Ernest Eymonau, un antiquaire spécialisé dans les décors médiévaux, elle fait de nombreux emprunts au gothique : poivrière, lucarne gothique, fenêtres à meneaux garnies de vitraux, pans de bois, personnages médiévaux et singes en bois sculptés, porte Renaissance

abondamment décorée. La maison Eymonau est inscrite au titre des monuments historiques par l'arrêté du 14 septembre 1995. On a pu longtemps la visiter durant l'été, mais il semble qu'elle ne soit plus ouverte au public que pendant les Journées du patrimoine.



Au 7 de la rue, le « Castel Eymonau » construit fin XIX^e pour un antiquaire féru de décors médiévaux.



Les traces de Jean-Baptiste Clément

Au numéro 7 a vécu quelques mois le célèbre auteur du *Temps des cerises*, Jean Baptiste Clément. Ce fils d'un riche meunier, qui avait rompu très tôt avec sa famille et avait fait, pour survivre, mille petits métiers, s'installa sur la Butte alors qu'il avait 24 ans. Son itinéraire – toujours fidèle à Montmartre – est impressionnant. Il habitera successivement rue du Télégraphe (qui porte aujourd'hui le nom de son inventeur Chappe), passage de l'Arcade (aujourd'hui passage des Abbesses), rue Véron et rue Saint-Vincent. Après un voyage en Belgique, il fait une halte dans un village de l'Oise, Conchy les Pots où, dans une maison entourée de cerisiers, il écrit l'immortel *Temps des cerises*. Puis il habite la cité du Midi, qui donne sur l'avenue de Clichy.

La publication des *Carmagnoles* dans le journal *La Réforme* lui vaut une condamnation pour injures à l'Empereur. Il est emprisonné à Sainte-Pélagie. À sa sortie, il rejoint les rangs de la Commune, dont il devient l'élu du XVIII^e arrondissement. Il est, avec Varlin et Ferré, sur la dernière barricade. Après la défaite, condamné à mort par contumace, il trouve refuge en Angleterre dont il ne reviendra qu'après la loi d'amnistie de 1880. Et c'est évidemment à Montmartre qu'il retourne habiter, au 7 de la rue Constance.

Mais ses pérégrinations ne s'arrêtent pas là. Quelques mois plus tard, on le retrouve rue Ganeron. Le voici qui déménage encore rue Lepic, rue Androuet, rue Germain Pilon, rue des Abbesses, et enfin au 110 de la rue Lepic, où il restera une dizaine d'années jusqu'à sa mort en 1903. Auparavant, il avait dédié sa *Temps des cerises* « à la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi » et le poème devint l'un des symboles de l'insurrection parisienne.

L'atelier de Fernand Cormon

L'étonnant immeuble en pan coupé du 10 a abrité l'atelier du peintre académique Fernand Cormon de 1882 à 1888. Son père, Etienne-Pierre, était le co-auteur, avec Adolphe d'Ennery, des *Deux orphelins*. Il fut surnommé par ses élèves « Le père la rotule » en raison de son souci de la précision anatomique des articulations de ses personnages. Il connut un grand succès à la fin du XIX^e siècle. On lui confia la décoration du Petit Palais et du musée d'Histoire naturelle de Paris. Son œuvre est l'expression d'un académisme formel et son enseignement reposait sur la copie de tableaux du Louvre, mais son esprit ouvert et tolérant lui fit accepter des élèves aussi différents que Lucien-Victor Delpy, Guillaume Desgranges, Vincent Van Gogh, Chaïm Soutine et surtout Toulouse-Lautrec, qu'il protégea des moqueries et roueries de ses condisciples. On peut voir deux toiles de Cormon au musée d'Orsay : *Une forge*, présentant une vision héroïque de

l'industrialisation – celle qui inspire Zola dans plusieurs de ses livres à la même époque – et *Caïn*, que le peintre avait présenté au Salon de 1880 comme l'illustration des premiers vers de *La Conscience* de Victor Hugo.



L'entresol de Mac Orlan

Dans la partie de la rue qui mène à la rue Joseph de Maistre, il faut s'arrêter devant le 14. D'abord parce que l'immeuble, dû à l'architecte Cambon (le même qui réalisa, rue Hégésippe Moreau, la Villa des arts qui vit passer Toulouse-Lautrec, Signac, Renoir, Cézanne...) est d'une belle élégance, avec son harmonieuse porte cochère, ses balcons en fer forgé et ses encadrements de fenêtres richement décorés. Ensuite et surtout parce qu'un immense écrivain, Pierre Mac-Orlan, dont on lit malheureusement de moins en moins les livres, y vécut quelques années, dans un appartement à l'entresol, entre 1957 et 1962 précisément. Nino Franck, l'un des familiers du poète, explique qu'il put réaliser cet achat grâce « à la vente de deux Utrillo, achetés cent francs chacun à Aristide Bruant, et de son portrait olivâtre par Pascal. »

On a raconté dans un précédent numéro du 18^e du mois comment et pourquoi la tentative du poète de se réinstaller dans un Montmartre embourgeoisé, après de nombreuses années passées dans sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin, se solda par un échec (lire la rubrique Histoire de notre numéro 228). Bien qu'il fût à quelques pas de Boris Vian et de Jacques Prévert qu'il admirait, il s'ennuya à mourir sur la Butte : « Dans l'entresol de la rue Constance, il passait ses journées comme un ours en cage, cependant que Margueritte – sa femme – courait les antiquaires », écrit encore Nino Franck.

L'ami Antoine Blondin

Heureusement, il y avait les amis dont la visite illuminait ses journées. Antoine Blondin et Monique Morelli comptaient parmi les fidèles. Deux personnalités très différentes, qu'un lien secret pourtant unissait. À la fin des années cinquante, Blondin commence à construire sa légende. Certes son contact avec les milieux maurassiens pendant la guerre et la publication d'articles faisant l'éloge de la révolution nationale ne sont pas bien vus à la Libération, d'autant qu'il devient, après 1945, le pilier de revues d'extrême droite, telles que *Rivarol*, *Aspects de la France* ou *Paroles françaises*.

Mais l'entrée dans la littérature l'éloigne de ces engagements extrêmes. Ses romans, *L'Europe buissonnière*, *Les Enfants du Bon Dieu*, *l'Humeur vagabonde*, *Un Singe en hiver* (grâce, il est vrai, au film d'Henri

Verneuil) lui valent la reconnaissance du public et l'ancrent dans le paysage littéraire. Sa réputation de flâneur noctambule, d'alcoolique joyeux et de redoutable bagarreur et par-dessus tout, sa passion du vélo, du Tour de France en particulier, dont il sera le brillant et rabelaisien chroniqueur dans le journal *L'Équipe*, pendant 28 ans, feront le reste. Cet « anar de droite », comme on dit un peu vite, attentif à la misère humaine, témoin lucide et corrosif de la société de son temps, n'a jamais voulu se situer politiquement : « Je n'ai jamais osé être de gauche quand j'étais jeune, de peur de devenir de droite en vieillissant », écrivait celui qui votera en faveur de François Mitterrand en 1981...



La gouaille de Monique Morelli

Monique Morelli, elle, incarne l'engagement ; c'est la voix de la Butte, où elle a vécu au 17 de la rue Paul Albert. Elle a tout envoyé valser à la fin des années quarante pour se consacrer à la chanson. Chanson réaliste d'abord, dans la tradition des « gouailleuses », comme Fréhel qu'elle interprète à La Rose rouge, rue de la Harpe, chanson poétique ensuite. En 1962, elle ouvre son cabaret rue du Chevalier de la Barre, Le Père Ubu où, ceinte de son écharpe rouge, et accompagnée de Lino Léonardi à l'accordéon, elle chante de sa voix rauque Villon, Corbière, Couté, Carco, Aragon et bien sûr Mac Orlan. C'est

le peintre Henri Landier qui lui présente l'homme à la pipe et au béret écossais, dont elle allait devenir, après Germaine Montero, l'interprète privilégiée (29 chansons enregistrées).

Dans une lettre tardive à Max-Pol Fouchet, Mac Orlan dit encore son admiration pour la chanteuse : « J'ai entendu votre émission sur Radio-Luxembourg à propos de Monique Morelli et de mes chansons... C'est un choc... Je

vais entrer dans ma 88^e année et c'est un bol de vitamines (naturelles) que j'ai bu. J'en ai besoin car je suis très fatigué et pas du tout en forme pour subir la connerie du monde des hommes ». Il écrivait aussi : « Quand elle disparaîtra dans l'écho de sa dernière chanson, ce sera la fin du monde [...] ce passé deviendra incompréhensible. »

Non, Mac Orlan ! Monique Morelli vit toujours à travers ses chansons. Alors, amis lecteurs, après cette courte balade rue Constance, pourquoi ne pas vous replonger dans l'ambiance de *L'Homme de Londres* ou dans celle du *Tapis franc*, rue de la Vieille lanterne, avec Gérard de Nerval ? Sûr que vous aurez le cœur tout remué. •

DOMINIQUE DELPIROU

ILLUSTRATIONS DE CAPUCINE LÉONARD MATTA



La belle porte de l'immeuble en pan coupé du 10.

DANS L'ENTRESOL
DE LA RUE
CONSTANCE,
PIERRE MAC ORLAN
PASSAIT SES
JOURNÉES COMME
UN OURS EN CAGE.

THÉÂTRE

LE LIVRE DE MA MÈRE

Patrick Timsit interprète le célèbre texte d'Albert Cohen, sobrement mis en scène par Dominique Pitoiset. Une histoire universelle.

Seul sur scène, comme souvent, mais à contre-emploi cette fois, Patrick Timsit interprète *Le Livre de ma mère*, d'Albert Cohen, paru en 1954. Il exprime d'une voix douce la tendresse d'un fils pour sa mère, la douleur de l'avoir perdue et égrène ses souvenirs, rongé par le chagrin du deuil. Le remord et les regrets, également, de ne pas avoir toujours répondu comme il aurait dû à cet amour maternel exclusif.

Retenue et intensité

Le comédien interprète avec retenue et intensité ce très beau texte, qui rend un hommage vibrant à toutes les mères. Il y pensait depuis 30 ans, a attendu son heure, la maturité et une rencontre – celle du metteur en scène Dominique Pitoiset – pour

oser se lancer et « rendre service à un texte ». Celui-ci, universel, est émaillé de quelques références au caractère possessif supposé de la mère juive, seuls moments où le public rit.

La mise en scène est sobre mais on peut s'interroger sur l'utilité ou la symbolique de cette grande table de travail, bureau directoire, qui occupe une grande partie de l'espace. Sur l'écran, au-dessus, des films super 8 amateurs en noir et blanc, patchwork de scènes de vacances et de bonheur familial, sont projetés. L'œuvre et l'interprète touchent assurément le public. •

SYLVIE CHATELIN

Jusqu'au 17 mars, au théâtre de l'Atelier. D'après Albert Cohen, mise en scène : Dominique Pitoiset. Avec Patrick Timsit. 1, place Charles Dullin, 01 46 06 49 24.

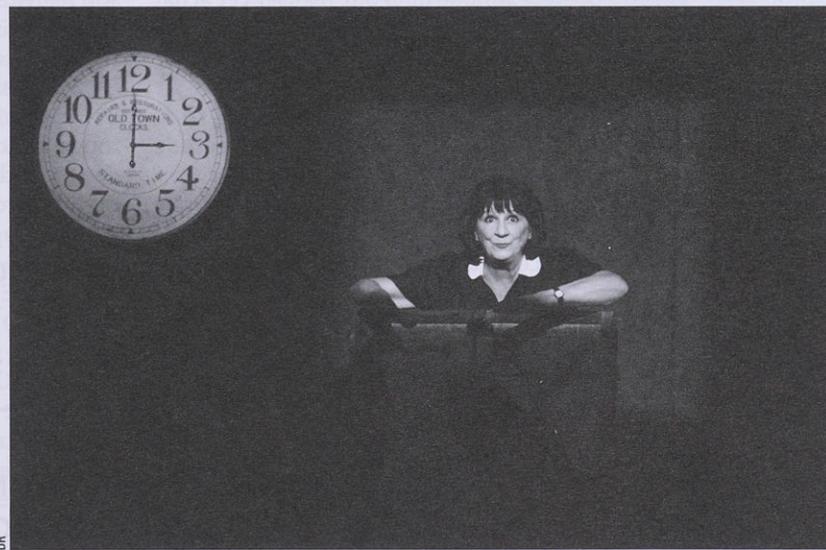


THÉÂTRE

VARIATIONS STERNBERG...

Sous-titrée « 1001 Façons de répondre à une réclamation », cette pièce adaptée des écrits du Belge Jacques Sternberg parlera aux amoureux de l'étrange, du poétique et de l'absurde.

Trois bureaux, un téléphone, une pendule aux aiguilles figées sur 15 h, et une pile de dossiers en attente constituent le décor (années 1950) de l'administration sans nom où « Monsieur Alain » et ses deux assistantes s'ingénient à détourner l'ennui. Complices, la brune, la blonde et le rond-de-cuir, qui informe quotidiennement par téléphone l'Horloge parlante qu'« il est 15 heures zéro minute », inventent 1001 façons orales de répondre aux multiples courriers de réclamations qui s'accumulent.



Sous l'horloge figée à 15 h, Diane Delmont et ses deux complices excellent dans l'absurde.

Éviter la corvée d'écriture

Chacun y va de sa version absurde pour éviter la corvée d'écriture et d'envoi d'enveloppe. Provenant de clients n'ayant jamais reçu leur commande payée d'avance, de fournisseurs n'ayant pas perçu leur dû, tout courrier reçu est jugé « brouillon, timbre mal collé ». La réponse, on va la jouer stupide, militante (« Camarades ! »), populaire (« Bref, on cause, on cause... »). On la fera neurasthénique, déductive (« Nous pouvons admettre l'hypothèse d'une erreur mais... »). À cet humour réjouissant,

la poésie s'ajoute parfois qui recommande, selon Jacques Sternberg, prolifique auteur belge et scénariste, de ne pas se fier aux apparences (le crayon de couleur rouge écrit en noir), les trois comédiens excellent pour le plus grand plaisir du public. •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 31 mars, au Ciné XIII Théâtre. Adaptation des *Variations...* de Jacques Sternberg, mise en scène : Guy Uzan et Yvan Lambert. Avec Frédérique Lelaure, Diane Delmont et Yvan Lambert. 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

LE PIANO DANS TOUS SES ÉTATS!

L'Université populaire de la musique revient pour sa 4^e édition. En collaboration avec l'Association Musique Jeune public, elle propose musique classique et contemporaine et célèbre cette année le piano. La plupart des concerts et ateliers ont lieu à la mairie. Plus d'info sur mairie18.paris.fr à piano-folies.

En ouverture, on entendra les préludes de Claude Debussy avec le Conservatoire national supérieur de musique et de danse et la classe de piano de Florent Boffard et Anne-Lise Gastaldi (mardi 13, 19 h 30). Pour jeune public, à partir de 8 ans : la naissance du piano, fin du XVIII^e racontée par Jean-Yves Patte, musicologue, et, en musique, Aurèle Marthan, pianiste (mercredi 21, 15 h; pour les adultes le 20 à 19 h 30).

Le 22 à 19 h, le piano et quelques membres de sa famille des cordes frappées : vibraphone et cymbalum. Le 27, une leçon publique de piano (18 h-19 h) suivie d'un récital (20 h-21 h) avec Mickael Wlatkowski, professeur au conservatoire du 18^e, et ses élèves.

Le 28 à 15 h, ciné concert tout public à partir de 4 ans comme au temps du cinéma muet, quand le piano racontait en musique les aventures des héros. Avec Orlando Bass au piano.

Le 1^{er} avril, concerts promenade au Musée de la musique à 14 h 30. Et le 3 à 19 h, on improvise en jazz et en classique. Avec Michel Boëdec, pianiste, compositeur et improvisateur. Un dernier concert le 7 : Pierre et le loup à 14 h ; Inscription sur alf.parisanim@gmail.com

EXPO

UNE TENTATIVE POÉTIQUE DE TRADUIRE L'INTANGIBLE

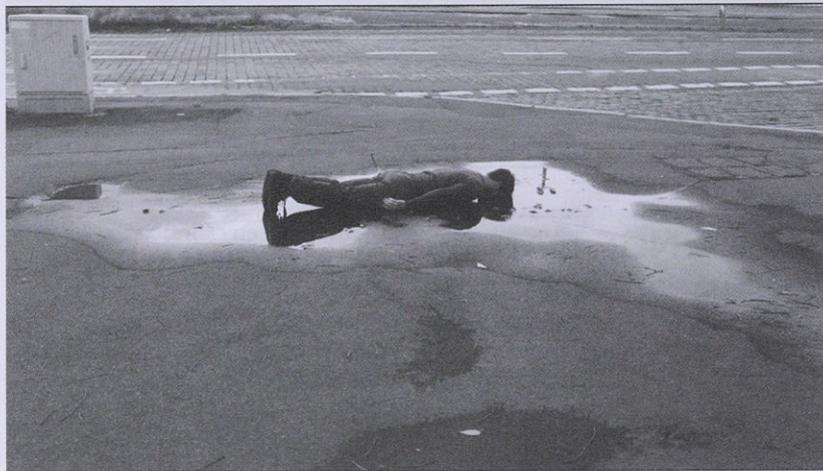
Être en suspens, ne pas trouver sa place, avoir un statut indéfini, comment représenter l'homme dans cet état ambigu ? Les artistes exposés au Bal tissent un réseau d'images qui tentent d'approcher sa réalité.

Ce qui est perdu, c'est l'intervalle qui aurait dû se former entre cet homme et ses semblables ». Maintenu « En suspens » au cours de l'exposition du même nom, le visiteur du Bal mûrira cette citation de la politologue américaine Hannah Arendt. D'emblée, l'artiste Sebastian Stumpf impose une de ses actions inopinées dans l'espace urbain avec, sur écran vidéo, l'image grandeur nature d'un homme étendu face à la surface d'une mare d'eau qui le reflète exactement. Sur les murs alentour les photos d'Aglaia Konrad – immeubles en construction abandonnées au sable du désert – témoignent du projet inabouti de l'ex-président égyptien Sadate de lutte contre la surpopulation au Caire. Omniprésent, le suspens réside aussi dans ces *Changing rooms* (Darek Fortas), vestiaires de mineurs des années 80, en Silésie, bottes de caoutchouc et pantalons usés jusqu'à la trame hissés au pla-

fond à l'aide de chaînes. *View from above* (Hiwa K.) montre en vidéo la perspective aérienne d'une maquette de ville en zone dite sûre du Kurdistan irakien. Après l'avoir apprise par cœur, un réfugié irakien, débouté du droit d'asile, a reformulé sa demande avec succès après cinq ans d'attente.

Vidéo surveillance chinoise

Sens Face 2017 montre, en Chine, des séquences de vidéo-surveillance exercées dans l'espace public sur la population « ciblée » par 176 millions de caméras (qui devraient tripler d'ici trois ans). Du Japon, la réalisatrice française Melanie Pavy rapporte une vidéo troublante tournée à Fukushima en 2015 en zone radioactive par un robot en exploration au cœur du réacteur de la centrale. Troublantes également, ces photos de l'ex-avocate des droits civiques américaine Debi Cornwall montrant, de dos, d'ex-détenus de Guantanamo – sans aucun



Comme en suspens ce reflet d'un homme dans une mare, un photogramme de Sebastian Stumpf.

chef d'accusation aux États-Unis – de retour chez eux. Ou, le plus souvent, remis à des pays tiers où ils sont exploités. Au poste de contrôle d'Eyal *Check point 2016* Luc Delahaye, photographe de guerre, filme le flux incessant des Palestiniens pauvres se rendant en Israël pour travailler, au son métallique du portique gommant corps et visages.

« Pour comprendre ce qui se passe dans le monde, vous devez vous rendre à Calais. » Signée Henk Wildschut, la série

de photos-documentaires *Ville de Calais* témoigne de la condition d'immigrant illégal. Depuis 13 ans, l'artiste néerlandais photographie la « jungle » au rythme des démantèlements et tentatives de reconstructions. Dans la lande rousse, la vie s'organise « en suspens ».

JACQUELINE GAMBLIN

Le Bal, jusqu'au 13 mai, 6 impasse de la Défense.

DOM PAULIN, UN PASSEUR DE MUSIQUE PEU ORDINAIRE

Entre Montmartre et La Chapelle, un pianiste a décidé de mettre la musique classique à portée de tous les publics, pédagogie et dialogue avec les spectateurs à l'appui.

Chaque mois, ont lieu des concerts extraordinaires grâce à un musicien peu ordinaire : Dominique Paulin emmène les spectateurs dans une aventure musicale autour d'un compositeur ou d'un instrument classique. Seul ou accompagné de jeunes professionnels musiciens, il commente et joue superbement des musiques variées. Chaleureux et captivant, il fait ainsi découvrir Mozart, le tuba ou la comédie musicale. En février, Chopin était à l'honneur. Pas seulement ses œuvres, valse, préludes et ballades mais aussi l'homme et sa vie. On a pu découvrir lors de ce concert un pianino d'origine, ancêtre de notre piano actuel, ou encore un Pleyel sorti de la ré-

serve spéciale des pianos Beaumarchais qui l'avaient prêté pour l'occasion. Découverte émouvante et rare car c'est sur ce type d'instrument que le compositeur créait, jouait et improvisait.

Âges et origines mêlés

Dom Paulin se veut ainsi un ambassadeur de la musique classique se produisant dans des salles intimistes qu'il affectionne pour être au plus près du public, comme au musée de Montmartre ou encore à l'Espace 93 à La Chapelle. Deux lieux très différents qui drainent des spectateurs variés, jeunes et moins jeunes et même des familles trouvant là une occasion sans pareille d'aller au concert.

« Créer du lien grâce à la musique et faire venir au concert des gens qui sinon n'accéderaient pas au classique », c'est ce qu'aime cet étonnant pianiste aux cheveux verts, une de ses marques de fabrique depuis 15 ans. Il est aussi tour à tour concertiste, chanteur et chef de chœur de six chorales. L'une d'elles réside dans notre arrondissement : La Voix est libre où « tous les choristes sont accueillis, indique-t-il, du moment qu'ils ont envie de chanter et de s'investir pour progresser ».

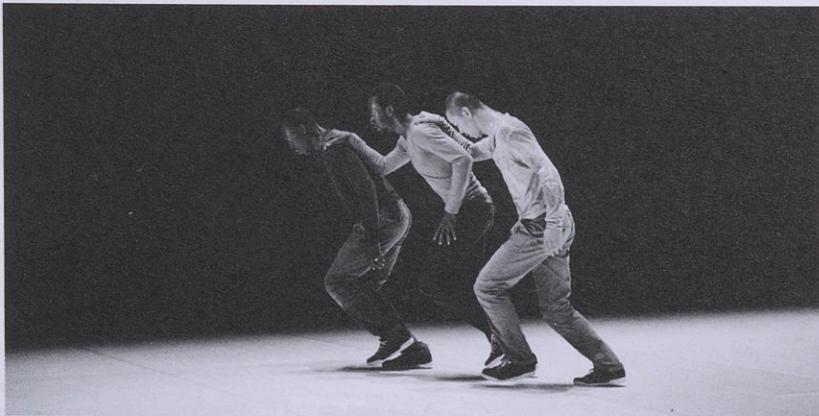
Musicien, chef de chœur et de projet

« C'est un pédagogue formidable, il n'exclut personne et nous entraîne très loin vers différents chants du monde » s'enthousiasme Maryvonne Le Métayer, animatrice avec son mari de l'Espace 93. Fidèle admiratrice du travail et des convictions de Dominique Paulin, c'est elle qui l'a invité dans ce lieu de vie sociale de La Chapelle. Lui, après des études de piano et de composition au Conservatoire, se diversifie au détour de rencontres originales, comme celle de la chanteuse Lucid Beausonge. Ou une autre, décisive, avec la musicienne italienne Giovanna Marini, chercheuse en ethnomusicologie à l'université Paris 8, grâce à qui il a découvert sa voix et sa voie de chef de chœur !

À présent, Dominique Paulin se partage entre les concerts, les chorales et des projets originaux comme ce spectacle où se mêleront piano et dessin. On dit que le célèbre Moussorgsky, saisi d'une forte émotion devant les tableaux de l'artiste russe Hartmann, a ainsi créé son chef-d'œuvre, les *Tableaux d'une exposition*, où la musique évoque la visite imaginaire d'une collection d'art. Dominique, lui, veut engendrer la démarche inverse : la musique inspirera des dessinateurs en herbe, collégiens, lycéens, dont les travaux seront présentés pendant les concerts des 16 et 17 juin. Belle rencontre en perspective !

MARYSE LE BRAS

Prochains concerts : le troisième vendredi du mois, 16 mars à 19 h au Musée de Montmartre, 12 rue Cortot : 6 € et dimanche 18 mars à 17 h à l'Espace 93, 93 rue de La Chapelle – Métro Porte de la Chapelle, gratuit dans la limite des places disponibles. associationnetvoila@gmail.com



© Valérie Frossard

Danse
SÉQUENCE DANSE
PARIS 2018

Du 13 mars au 14 avril, au Centquatre, 5 rue Curial, 0153 35 50 00. Programme complet: www.104.fr

« *Hospitalité, curiosité et partage* » sont les trois mots-clés de la sixième édition de « Séquence Danse », qui se tiendra au Centquatre et hors les murs, du 13 mars au 14 avril. On pourra y découvrir le langage corporel à travers une quinzaine de pièces de danses contemporaines, urbaines ou de performances. Au programme, dans le 18^e: du 13 au 17 mars, *Quelque part au milieu de l'infini* (photo) et *New School*, du danseur et chorégraphe Amala Dianor, originaire du Sénégal (malheureusement complet); du 20 au 24 mars, *Plexus*, du chorégraphe Aurélien Bory pour et avec la danseuse

Kaori Ito, une traversée existentielle et sensorielle en clair-obscur; les 23 et 24 mars, *Auguri*, la nouvelle création d'Olivier Dubois, avec 22 interprètes sur une symphonie électronique; les 24 et 25 mars, *Trait d'union*, d'Amala Dianor, première rencontre de deux artistes, la danseuse Sarah Cerneau et le calligraphe Julien Breton; les 27 et 28 mars, *Beytna*, du chorégraphe libanais Omar Rajeh; du 27 au 29 mars, *Extended Play*, par l'artiste visuelle Daniela Bershan et la chorégraphe Ula Sickle; également du 27 au 29 mars, *It's a Match*, par la danseuse et chorégraphe Raphaëlle Delaunay et l'écrivain Sylvain Prudhomme, où danse et parole se confrontent comme sur un ring; et, toujours du 27 au 29 mars, *Connais-moi toi-même*, performance du danseur Dominique Boivin et de la chanteuse Claire Diterzi. Suite du programme dans le numéro d'avril. S.C.I. ET A.F.

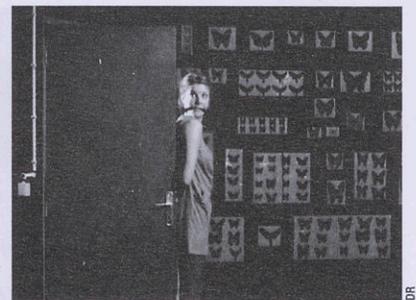


DR

Théâtre
LE MARIN À
L'ANCRE

Du 11 mars au 8 avril, au théâtre Pixel. Texte: Bernard Giraudeau, mise en scène et interprétation: Alain Mardel. 18 rue Championnet, 0142540092.

Dans le seul en scène *Le Marin à l'ancre*, Alain Mardel (photo) donne vie aux mots du comédien et réalisateur Bernard Giraudeau. Ceux qu'il a écrits à son ami Roland, resté au pays, lorsque lui-même parcourait le monde en tant que marin – ce qu'il a fait durant plusieurs années. Roland, paralysé, cloué dans un fauteuil roulant, vit ainsi à distance les souvenirs du voyageur. Cette période durant laquelle celui-ci découvrirait moult paysages, le monde des ports et des femmes. Un récit d'une heure, émouvant, plein d'humour qui met en lumière une belle histoire d'amitié. S.C.I.



DR

Théâtre
LE COLLECTION
NEUR

Jusqu'au 11 mars, à la Manufacture des Abbesses. D'après John Fowles, mise en scène: Céline Ronté et Thierry Jahn. Avec Élodie Menant, Marie Tirmont et Thierry Jahn. 7 rue Véron, 0142334203.

Cette adaptation du roman *The Collector*, de John Fowles, nous plonge dans un huis clos sous tension. Frédéric Clegg, employé de mairie et entomologiste, semble être un homme respectueux et poli, presque inoffensif. Pourtant, il kidnappe Miranda, une étudiante, et l'enferme à clef dans une pièce. Il prétend l'aimer. Ainsi commence cette comédie dramatique au suspense intense et angoissant dans laquelle les deux personnages vont essayer de se comprendre. Miranda va user de tous les moyens pour raisonner son ravisseur. Va-t-elle y arriver? S.C.I.



DR

Théâtre
BALLES(S)
PERDUE(S) ?

Du 27 au 31 mars, à l'Étoile du Nord. Texte: Philippe Gauthier, mise en scène: Audrey Bertrand, avec La Bande à Léon. 16 rue Georgette Agutte, 0142264747.

Après une catastrophe écologique, la population est séparée en deux groupes par une muraille: certains vivent à l'intérieur, dans le Village, les autres, dont une bande de gamins, survivent à l'extérieur. Ce texte d'anticipation pose la question du repli sur soi ou de l'entraide face à la catastrophe. Cette création est présentée par La Bande à Léon, un collectif d'artistes vivant dans le 18^e et actifs auprès des collèges et écoles de l'arrondissement. Le 29, la représentation sera suivie d'une rencontre avec les artistes. Une réflexion sur notre monde, à voir avec ses ados. A.F.



DR

Théâtre
GETTING
ATTENTION

Du 6 au 17 mars, à l'Étoile du Nord. Texte: Martin Crimp, mise en scène: Sophie Mourousi. Avec Cécile Chatignoux, Léo Kauffman, Mathilde Lecarpentier, Ophélie Legris, David Palatino et Cédric Soubiron. 16 rue Georgette Agutte, 0142264747.

Dans un immeuble d'une banlieue pauvre de Londres, habitent un jeune couple avec un bébé; une vieille veuve; un chômeur à qui on a retiré la garde de ses enfants. Au milieu de ces déshérités, un drame se noue... Souvent comparé à Harold Pinter, le dramaturge britannique Martin Crimp croque la violence et le voyeurisme de la société contemporaine. Son écriture construite sur l'absence joue sur ce qui est caché, supposé, rapporté. Le 15, représentation suivie d'une rencontre avec les artistes. A.F.



DR

Théâtre
LA TRUITE

Du 23 mars au 14 avril, au Théâtre ouvert. Texte: Baptiste Amann, mise en scène: Rémy Barché. Avec Suzanne Aubert, Marion Barché, Christine Brucher, Daniel Delabesse, Julien Masson, Thalia Otmanetelba, Samuel Réhault, Blanche Ripoche. 2 bis cité Véron, 0142557440.

Dans un village, un couple, proche de la retraite, réunit ses trois filles et leur conjoint pour fêter l'anniversaire du patriarche. Une des filles a ramené une truite: elle ne mangera pas la blanquette de veau du déjeuner familial... L'amour, la bouffe, la famille, la mort, les valeurs, le communautarisme... Ici il n'y a pas de thème prédominant, tout est davantage une « affaire de regard », explique le metteur en scène, Rémy Barché, « pour un spectacle à échelle humaine ». A.F.



© hélèneLanglois

Spectacle musical
LES DEEVAZ

Jusqu'au 31 mars, au Ciné XIII. De Marion Dhombre et Roch Havet, mise en scène: Kamel Bénac. Avec Karine Audebert, Émilie Rose Bry, Marion Dhombres, Roch Havet, Marie Saadi (en alternance: Anne Derouard, Aline Quentin, Sophie Nouchka Sa bi). 1 avenue Junot, 0142541512.

La vie de quatre chanteuses d'opéra, prêtes à tout pour réussir... Cette pièce « comico-lyrique » en costumes avec perruques, strass et fanfreluches dépeint les aléas du métier et s'attaque aux clichés sur l'opéra. À travers plusieurs tableaux, très colorés, les artistes abordent différents styles et époques du répertoire lyrique, accompagnées par un pianiste, le tout dans un style déjanté. Un spectacle burlesque et loufoque sur la face cachée du métier de chanteuse. A.F.



Galerie YAM

MARION HARDUIN

Space in between, du 15 au 29 mars, 7 rue du Mont-Cenis

L'artiste s'inspire de l'écriture automatique et pratique ce qu'elle appelle « l'action passive ». La galerie Young artists Montmartre (YAM) présente une sélection de peintures et dessins de Marion Harduin, pour sa première exposition solo, après sa participation à l'inauguration de ce nouveau lieu. Ses traits parcourent le papier, s'arrêtent un temps et le trait de couleur s'épaissit. Mais on devine qu'elle ne va pas s'ancre là. La plasticienne débordante des supports choisis qui, en fait, l'emprisonnent. Ses œuvres sont pleines d'obsessions, fascinantes. Parfois, des formes figuratives apparaissent, les peintures perdent leurs couleurs pour se transformer en dessins... plus de frontières !. A.K.



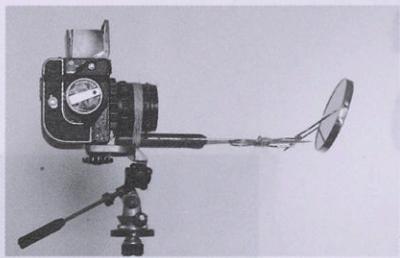
Paris Anim'

SUGOÏ (*)

Du 5 mars au 28 avril, 26 boulevard de La Chapelle

Cette série de photos réalisés par Nadia Missoum à Kobé, Osaka et Kyoto traduisent sa fascination pour le Japon, où elle a vécu pendant deux ans et demi. Elle veut montrer l'effervescence du paysage urbain et de la population du Kansai, considéré comme le centre culturel et historique du Japon. Elle travaille sur les contrastes et la couleur s'est imposée à elle pour traduire la puissance et l'énergie qui se dégagent de cette région. Les grandes galeries marchandes d'Osaka, la vue panoramique de Kobé témoignant de la densité de cette ville, Kyoto et ses promeneurs en costumes traditionnels : les richesses et singularités de ce pays lui font dire : « Sugoï ! ».

(*)Sugoï : génial/extraordinaire/super... A.K.



Expo Ateliers-Est

SANS TAIN

Espace Canopy, du 8 au 25 mars, 19 rue Pajol, sam. dim. 14-19 h, jeudi 17-21 h, vend. 17-20 h, www.espacecanopy.fr

Douze artistes d'Ateliers-Est au Pré-Saint-Gervais proposent leur jeu des perceptions et des réalités, autour du miroir sans tain. Il fait varier les perceptions selon le côté où l'on se trouve et les sources de lumière, il révèle la réalité projetée ou cachée. Les univers variés des artistes : photographies, installations, art textile, peinture, sculpture, captation vidéo, projection... leur permettent de traduire cette fantasmagorie complexe autour de la lumière. Cette traversée du miroir évoque la naissance de la photo, du cinéma, de la télévision, elle fait du sujet un acteur et plonge dans l'univers du polar. A.K.



Expo

CÉSAR - PORTRAITS

Philipp Hugues Bonan Galeries Joël Knafo Art Jusqu'au 10 mars 21 et 24 rue Véron

La sélection d'œuvres originales et de photographies de Philipp Hugues Bonan, présentée par les galeries Joël Knafo Art pour César - Portraits, propose une incursion dans l'intimité de cet artiste majeur du XX^e siècle, actuellement exposé au Centre Pompidou. Les photos prises de 1988 à 1992, souvent inédites, mettent en évidence la stature et l'humanité de César. L'œil vif, l'air pensif ou en compagnie d'artistes comme Arman, Philipp Hugues Bonan a saisi le quotidien d'un artiste au charisme évident et sa volonté d'exprimer sa création sur tous les supports. L'exposition propose aussi de découvrir des œuvres originales de l'artiste, en particulier des autoportraits sculptés et sur papier. A.K.

COURRIER DES LECT...

À quand le langage épïcène dans le 18^e du mois ?

Votre journal prévoit une rubrique « courrier des lecteurs ». Elle est classique, cette appellation, mais curieuse en fait quand on est une lectrice ! Les analystes évoquent avec justesse la représentation mentale qu'engendre inconsciemment le langage genré où le masculin l'emporte sur le féminin : moindre visibilité des femmes, vision dichotomique du genre humain. Au Québec ou en Suisse, utiliser le langage épïcène (dérivé du grec « possédé en commun ») pour éviter toute discrimination par le langage ou l'écriture, est recommandé officiellement. En France, c'est le passage du latin au français avec la disparition du neutre et la prédominance du masculin qui a induit notre langue d'aujourd'hui ; mais ça ne s'est pas fait en un jour : une grande liberté régnait sur la langue jusqu'à la monarchie au XVII^e siècle, qui voulait le contrôle et l'uniformisation des esprits par le contrôle de la langue et lorsque l'Académie Française créée par Richelieu a codifié la grammaire. Jusqu'au XVIII^e siècle, la masculinisation, qui ne représente qu'une partie des nouvelles règles imposées, ne fait pas consensus et provoque de grands débats et on assiste à la résistance des femmes de Cour à cette masculinisation. Beaumarchais, dans les Noces de Figaro, écrivait « J'étais née, moi encore, pour être sage, et je la suis devenue ». Au cours du XX^e siècle, la question revient avec l'avancée du mouvement féministe dans les années 1970, sous l'impulsion d'auteurs engagées, comme Benoîte Groult qui mettait l'accent sur la féminisation des noms de professions dans son livre Ainsi soit-elle. La question a rejailli avec acuité ces derniers mois sous la forme du langage inclusif décrié et rejeté par l'Académie Française, qui y voit une attaque à la qualité de la langue. En réponse, beaucoup avancent que l'ensemble des règles d'écriture ainsi que l'appréciation esthétique des phrases est principalement une question d'habitudes. Langue épïcène, langue inclusive, quelle différence ? « Le terme épïcène, d'après Wikipédia, renvoie spécifiquement à la représentation des genres, incluant la féminisation des titres, la dénomination neutre et la dénomination des personnes transgenres. Quant à l'écriture inclusive, sa portée est plus large : outre le genre, elle vise aussi à éviter d'autres discriminations liées au handicap, à l'âge et à l'origine ethnique ». Dans tous les cas, la question mérite d'être abordée au 18^e du mois. Qu'en pensez-vous, lecteurs, lectrices, ami.e.s du journal ?

Viviane Simon

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !


promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

MESSIEURS / CINÉMA

La famille Roulleau est aux manettes du Studio 28 depuis 70 ans. Alain et son fils Hubert se démènent pour conserver toute son aura à la salle, sans pour autant la transformer en musée.

« La salle des chefs-d'œuvre et le chef-d'œuvre des salles ! » disait Jean Cocteau du Studio 28. Le poète fut le parrain de l'historique cinéma qui a ouvert ses portes le 12 février 1928. Il en a dessiné, réalisé et fait installer les deux magnifiques lustres qui nimbent de magie, aujourd'hui encore, ce temple du 7^e art. Un cinéma de proximité, le cinéma du village de Montmartre comme l'appellent Alain Roulleau et son fils Hubert qui exploitent la salle de 170 places, une salle mythique mais pas nostalgique.

Alain est tombé tout petit dans la marmite du cinéma. S'il ne se souvient pas de ses premiers pas devant une caméra, il a pourtant été – à l'âge de 6 mois – le bébé des soupes Jacquemaire dans un spot publicitaire. « À l'époque, on disait « une réclame », » précise-t-il. Il garde en revanche le souvenir de ses premiers émois de spectateur au Studio 28, notamment lors de la projection du premier James Bond, même s'il avoue son penchant de l'époque pour les westerns programmés... au Ciné Abbesses, disparu en 1965.

Une famille poitevine

Le père d'Alain, Edgar a repris le Studio 28 en 1948. Alain aime en raconter l'histoire : « C'est Jean-Placide Mauclaire, un passionné des premiers films russes et chinois qui a transformé cette ancienne salle de spectacles en cinéma. Mais en 1930 la projection de L'Âge d'Or de Buñuel fait scandale. » La bataille d'opinions est si rude que la salle est vandalisée lors d'une projection, ce qui oblige Mauclaire à vendre. Elle est reprise en 1932 par Édouard Gross, un amateur de cinéma américain et notamment des premiers Marx Brothers. Pendant la guerre, Édouard Gross en confie la gestion à la patronne du cinéma des Ursulines. « Mais peut-être ne peut-on pas tenir deux crémeries à la fois, observe Alain. Le Studio 28 périclité, et c'est mon père, électricien de son état – on dirait aujourd'hui électronicien – qui rachète commerce et murs après la guerre. »

L'homme est un fou de cinéma, un Poitevin monté à Paris en 1946. « Il avait convaincu toute la famille de vendre l'hôtel-restaurant de Poitiers pour se lancer dans l'aventure avec lui, s'enthousiasme Alain Roulleau. Edgar et Georges, les deux frères, aux commandes, Jeanine et Suzanne, les belles-sœurs, à la caisse, quand ce n'était pas grand-maman ! Un des premiers hauts faits d'Edgar est la projection en 1950 du Napoléon d'Abel Gance en Magirama sur 3 écrans pendant un an ; à la fin, les gens se levaient et chantaient la Marseillaise. »



La famille Roulleau dirige depuis trois générations la plus ancienne salle de cinéma de Paris. Au 10 rue Tholozé.

Edgar décédera en 1982 et Georges demeure seul aux commandes. Quand celui-ci disparaît à son tour en 1996, Alain, 45 ans, patron d'une agence de communication et ancien attaché de presse dans le cinéma, prend la relève. Il engage d'abord des travaux de rénovation. « On a été la première salle de Paris à être équipée en 4 K avec un écran de 10 m de long qui court sur le mur entier et on a un très bon son numérique dit 7 points 1, se flatte-t-il. Chez nous, on ne bouffe pas de la pellicule, on la déguste », s'amuse-t-il. Claude Lelouch, un habitué de la salle l'appelle d'ailleurs sa « cantine cinématographique ».

Alain garde, chevillé au corps, le souci de la qualité et de l'innovation si nécessaire pour exploiter un mono écran à l'heure des multiplexes aux façades aguicheuses. « Nous sommes une « salle de continuation », explique-t-il dans le jargon du métier. C'est-à-dire que nous avons les films trois, quatre ou même cinq semaines après leur sortie, ce qui n'empêche pas de toujours chercher à bien programmer. Et puis, nous avons depuis des années les avant-premières du mardi soir. Nous nous battons avec les distributeurs pour avoir les réalisateurs ou acteurs principaux qui viennent parler de leur film aux spectateurs. »

Des enfants aux séniors

Ainsi, le 5 mars, c'est le dernier film de Benoît Jacquot *Éva* qui sera projeté en avant première et le lendemain 6 mars « Le jour de mon retour » de James Marsh avec Colin First. Autre innovation, les anniversaires cinématographiques du mercredi. Une idée de parents montmartrois qui réunissent une douzaine d'enfants pour voir en salle un film, puis jouer et goûter dans le petit jardin, le patio du cinéma, qui leur est privatisé. 12 € par enfant, les bonbons sont offerts par le cinéma, seul le gâteau reste à la charge des parents. Enfin, depuis quelque temps, Messieurs Roulleau ont lancé « Mon studio 28 » : la projection deux fois par mois en version restaurée d'un film du

patrimoine, sélectionné par les spectateurs. Ainsi on vient de revoir *Ginger et Fred* et *Belle de jour* fera prochainement le plaisir des spectateurs. Du cinéma à la carte en quelque sorte.

L'exploitant connaît bien la fréquentation de sa salle. La séance de 15 h est celle des seniors, avec le petit bar du ciné qu'ils fréquentent avant ou

après projection : « Grâce à vous, c'est une sortie d'aller au cinéma », aiment-ils à dire au patron. À 17 h un autre public, davantage peuplé de chômeurs, qui trouve là un dérivatif. À 19 h, on se fait une petite toile en sortant du

boulot ; on a même parfois fait ses courses et on demande au patron de mettre la salade au frais le temps du film. La dernière séance à 21 h permet un retour raisonnable des travailleurs chez eux, de façon à être le lendemain en forme à leur labeur !

Troisième génération

L'histoire se poursuivant, Alain est aujourd'hui secondé par son fils Hubert, tout autant passionné de cinéma que son père et son grand-père. Après un master en marketing obtenu à Londres, le jeune homme s'est empressé de revenir suivre les cours Simon, à Paris. Comédien, réalisateur, metteur en scène – il vient de monter et jouer *Trois frères impairs* au théâtre Galabru – le jeune trentenaire assiste son père dans la gestion et l'animation. Et annonce peut-être déjà le prochain passage de témoin : « Depuis quelque temps, nous attirons un nouveau public, s'enthousiasme-t-il. Celui des étudiants, expatriés, voire touristes pas bien aguerris dans la langue de Molière pour lesquels nous programmons des films en VF, mais sous-titrés en anglais. L'opposé de ce que nous faisons quotidiennement, puisque nous projetons en VO selon notre classification de « salle d'art et d'essai ». » Et les projets fourmillent nombreux dans l'esprit des deux hommes pour que le Studio 28 continue de vivre et d'innover. •

BRIGITTE BATONNIER